

# Le Conte d'Hiver

William Shakespeare

*D'après la traduction de* Bernard Marie Koltés

*Mise en scène* Julien Gauthier



Théâtre du Lyon

## PERSONNAGES

**LÉONTES**, roi de Sicile.

**MAMILIUS**, jeune prince de Sicile.

**CAMILLO**

**ANTIGONUS**

**CLÉOMÈNES** seigneurs siciliens

**DION**

**POLIXÈNES**, roi de Bohême.

**FLORIZEL**, son fils.

**ARCHIDAMUS**, seigneur de Bohême.

Un Marin.

Un Geôlier.

Le Berger, qui passe pour le père de Perdita.

Le Clown, son fils.

**AUTOLYCUS**, un voyou.

**HERMIONE**, reine et femme de Léontes.

**PERDITA**, fille de Léontes et d'Hermione.

**PAULINA**, femme d'Antigonus.

**EMILIE**, dame d'honneur, et d'autres dames d'honneur de la reine.

**MOPSA**

**DORCAS** bergères.

Seigneurs et dames de Sicile, officiers, gardes, bergers, bergères.

Le Temps.

*La scène est tantôt en Sicile, tantôt en Bohême.*

# ACTE I

## SCÈNE 1

*Sicile : une galerie du palais de Léontes.*

**ARCHIDAMUS.** – Tu verras, Camillo : s’il t’arrive de visiter la Bohême, dans des circonstances comme celles qui m’ont conduit ici, en Sicile, tu verras : nos deux pays sont très, très différents.

**CAMILLO.** – Précisément, le roi de Sicile a l’intention de rendre sa visite à Bohême, l’été prochain.

**ARCHIDAMUS.** – Quelle honte pour nous : nous n’aurons que notre affection pour nous faire pardonner notre accueil ; car vraiment...

**CAMILLO.** – Je t’en prie.

**ARCHIDAMUS.** – Non, non, je sais ce que je dis. Un tel faste, une si parfaite... non, on ne pourra jamais.

**CAMILLO.** – Cela a été fait de bon cœur ; pourquoi faire tant d’histoires ?

**ARCHIDAMUS.** – Je te le dis parce que je le sais, par simple honnêteté.

**CAMILLO.** – Sicile ne sera jamais trop accueillant pour Bohême : ensemble, ils ont été élevés ; leur affection, enracinée au fond d’eux-mêmes, ne fait que porter des branches. Plus tard, les nécessités royales les ont éloignés, leurs rapports sont devenus moins intimes, mais des échanges de cadeaux, de lettres, les ont remplacés, au point que, de loin, ils ne se sont pas quittés. Pourvu que leur amour dure.

**ARCHIDAMUS.** – Je crois que rien au monde ne pourrait l’altérer, ni la méchanceté, ni le destin. Et puis, il y a ce jeune prince Mamilius. Je n’ai jamais vu de garçon noble qui promette autant.

**CAMILLO.** – C’est vrai, c’est un courageux garçon ; le peuple reprend courage, les vieux rajeunissent, ils ne veulent plus mourir tant qu’il n’est pas devenu un homme.

**ARCHIDAMUS.** – Sinon, tu crois qu’ils voudraient mourir ?

**CAMILLO.** – Oui. Ils ne trouveraient pas d’autre raison de vivre.

*(Ils sortent.)*

## SCÈNE 2

*Une salle du palais.*

*Entrent Léontes, Polixènes, Hermione, Mamilius, Camillo et leur suite.*

**POLIXÈNES.** – Neuf changements de l’astre humide ont été vus par le berger ; et pendant ce temps-là notre trône est abandonné. Même si je passais autant de temps à te dire merci, mon frère, je n’en aurais pas fait assez.

**LÉONTES.** – Prends ton temps pour me remercier ; tu le feras à ton départ.

**POLIXÈNES.** – Demain, donc. Je suis trop inquiet de ce qui peut arriver, de ce qui peut profiter de mon absence, et ne me fasse dire : j’avais raison de m’inquiéter. Et puis je suis resté assez longtemps pour te fatiguer, mon frère.

**LÉONTES.** – Je suis bien trop solide pour que tu y arrives, mon frère.

**POLIXÈNES.** – Je ne peux pas rester.

**LÉONTES.** – Encore une semaine.

**POLIXÈNES.** – Non, non, demain.

**LÉONTES.** – Alors, coupons en deux ; mais pas de contradiction, je ne l'admettrai pas.

**POLIXÈNES.** – Je t'en supplie, ne me tourmente pas. Si encore c'était par besoin que tu me demandais cela, quelles que soient mes obligations, j'aurais déjà cédé. Mes affaires m'ordonnent de rentrer.

**LÉONTES.** – Eh bien, la reine ? Vous vous taisez ?

**HERMIONE.** – J'avais l'intention de me taire, oui, jusqu'à ce que vous soyez parvenu à le faire partir. Car, vraiment, vos prières sont bien tièdes. Puisque vous savez que tout va bien en Bohême, puisqu'on en a apporté la nouvelle hier, pourquoi ne lui dites-vous pas ? Eh bien, dites-le lui donc : vous le priverez de son meilleur argument.

**LÉONTES.** – Vous parlez bien, Hermione.

**HERMIONE.** – Si encore, il parlait de retrouver son fils, l'argument aurait du poids ; mais alors qu'il le dise, et qu'il s'en aille. (A Polixènes :) Quoique, si vous m'accordiez votre présence une semaine de plus, je vous promets, lorsque mon seigneur se rendra en Bohême, de l'autoriser à rester un mois au-delà de la date fixée pour son départ. Et pourtant je ne vous aime pas moins, Léontes, que n'importe quelle femme aime son mari. Vous restez ?

**POLIXÈNES.** – Non, madame.

**HERMIONE.** – Non, sans doute. Mais vous restez quand même ?

**POLIXÈNES.** – En vérité, je ne peux pas.

**HERMIONE.** – « En vérité » ? Et vous croyez vous débarrasser de moi avec si peu de chose ? « En vérité », vous ne partirez pas ; et un « en vérité » de femme pèse aussi lourd que celui d'un prince. Vous voulez toujours partir ? Alors je vous garderai comme prisonnier, et non plus comme hôte, puisque vous m'y forcez.

**POLIXÈNES.** – Pour être votre prisonnier, il faudrait que je vous offense, et j'en suis bien incapable, autant que vous de me punir.

**HERMIONE.** – Alors, pas votre gardienne de prison, mais votre gentille hôtesse. Venez, je veux en savoir plus sur les mauvais coups que vous faisiez, vous et mon seigneur, lorsque vous étiez gamins ; vous étiez de sacrés petits maîtres, n'est-ce pas ?

**POLIXÈNES.** – Nous étions deux enfants, croyant rester éternellement des enfants.

**HERMIONE.** – Le plus voyou des deux, c'était mon seigneur, n'est-ce pas ?

**POLIXÈNES.** – On était deux agneaux, on s'ébattait au soleil : innocence contre innocence. Si nos corps ne s'étaient pas emplis, plus tard, d'un sang plus fort, nous aurions pu fièrement répondre au ciel : non coupables, sauf le péché originel.

**HERMIONE.** – Ainsi donc, plus tard, vous avez fait du mal.

**POLIXÈNES.** – En ces jours insouciantes, ma femme était encore une fille, et vous n'aviez pas encore, ma chère, précieuse dame, croisé le regard de mon camarade de jeux.

**HERMIONE.** – Pitié, je vous en prie. Je vais finir par croire que votre reine et moi-même sommes deux démons. Eh bien, nous répondrons de votre péché, si vous avez commis le premier avec nous, si vous l'avez continué avec nous, et si vous n'en avez pas commis avec d'autre que nous.

**LÉONTES.** – Il cède ?

**HERMIONE.** – Il reste, monseigneur.

**LÉONTES.** – À moi, il a dit non. Hermione, ma chère, vous n'avez jamais mieux parlé.

**HERMIONE.** – Jamais ?

**LÉONTES.** – Jamais. Sauf une fois.

**HERMIONE.** – Ainsi donc j'aurais bien parlé deux fois ? Je vous en supplie, dites-moi : quand était-ce, la première ?

**LÉONTES.** – C'est lorsque, après trois mois misérables, pendant lesquels je n'ai pas réussi à ouvrir votre blanche main ni vous faire accepter mon amour, alors, vous avez su dire : je suis à vous pour toujours.

**HERMIONE.** – Ainsi j'ai bien parlé deux fois : la première pour retenir mon royal époux, pour toujours ; la seconde pour retenir un ami, pour un instant. *(Elle donne sa main à Polixènes.)*

**LÉONTES (à part).** – Trop chaud. Trop chaud. Ils poussent l'amitié trop loin. J'en ai mal à mon cœur, mon cœur danse, et ce n'est pas de joie. On peut tranquillement montrer de l'hospitalité, il n'y a rien à dire à cela ; rien à dire de la gentillesse, des attentions, de l'intimité ; tout cela est correct, d'accord, d'accord. Mais de là à se frôler les paumes, comme ils sont en train de le faire ; avec ces petits sourires et ces soupirs. Oh, là, ce sont des manières que mon cœur ne supporte pas, ni ma tête. Mamilius, êtes-vous mon fils ?

**MAMILIUS.** – Oui, monseigneur.

**LÉONTES.** – J'y compte bien. Il paraît que votre nez est copié sur le mien. Venez, capitaine, soyons clairs. Mettons les choses en ordre : le taureau, la génisse, le veau ; tout en ordre. Toujours à pianoter sur sa main. Eh bien, petite saloperie de veau, êtes-vous bien mon veau ?

**MAMILIUS.** – Si vous le voulez, monseigneur, oui.

**LÉONTES.** – Il te faudrait ma dure caboche, et les cornes qui poussent dessus, pour me ressembler tout à fait. Ce sont les femmes qui disent cela, elles disent n'importe quoi. Elles sont menteuses comme du drap noir qu'on veut teindre, fausses comme le vent, fausses comme les eaux, truquées comme des dés. Quoi qu'il en soit, cet enfant me ressemble, il n'y a pas de doute. Venez,

mon page, regardez-moi de votre regard bleu. Mon petit brigand, mon amour, ma chair. Est-ce qu'elle serait capable de... est-ce que c'est possible ?

**POLIXÈNES.** – Que se passe-t-il avec Sicile ?

**HERMIONE.** – On dirait que quelque chose le trouble.

**POLIXÈNES.** – Eh bien, monseigneur ?

**LÉONTES.** – Comment va, cher frère ?

**HERMIONE.** – Vous avez l'air égaré. Quelque chose ne va pas, monseigneur ?

**LÉONTES.** – Absolument rien, non, non. La nature nous trahit parfois : elle montre sa folie, sa tendresse, en spectacle à des cœurs plus endurcis. À regarder le visage de mon garçon, je suis revenu vingt-trois ans en arrière. Oui, je ressemblais à ce jeune garçon. Mon ami, accepteriez-vous d'être payé avec de la fausse monnaie ?

**MAMILIUS.** – Je préférerais me battre, monseigneur.

**LÉONTES.** – Tiens donc ? Eh bien, je lui souhaite bonne chance, à l'autre. Mon frère, es-tu aussi amoureux de ton jeune prince que je le suis du mien ?

**POLIXÈNES.** – Il est toute mon occupation, toute ma joie, mon seul souci.

**LÉONTES.** – C'est comme moi. Eh bien, je vais faire quelques pas avec ce petit écuyer ; quant à vous, continuez votre promenade plus sérieuse. Hermione, j'évaluerai votre amour à l'accueil que vous ferez à mon frère. C'est la personne la plus proche de mon cœur ; après toi, et après ce jeune voyou.

**HERMIONE.** – Nous serons dans le jardin, si vous voulez nous retrouver. Est-ce qu'on vous y attend ?

**LÉONTES.** – Faites-ce que vous voulez. Tant que vous êtes sous le ciel, on vous découvrira. (*À part :*) Je vais à la pêche, mais vous ne voyez pas l'hameçon. Allez-y, allez-y. La manière dont elle lui tend son bec, son museau ; elle l'allume, exactement comme une femme ferait avec son mari. (Sortent Polixènes, Hermione et la suite.) Et moi, j'ai des cornes au-dessus de la tête. Allez jouer, gamin, allez jouer. Votre mère est en train de jouer, et moi aussi je joue ; mais un si mauvais rôle qu'on me sifflera jusqu'à la tombe. Allez jouer, gamin, allez jouer. Je sais bien, à moins que je ne me trompe, que je ne suis pas le premier cocu. Plutôt réconfortant de savoir que d'autres comme moi possèdent des chambres dont les portes s'ouvrent sans leur permission. Si tous ceux que leur femme trompe désespéraient, un homme sur dix serait pendu. Conclusion : il n'existe pas de verrou pour le ventre d'une femme. L'ennemi entre, sort, il entre et il sort avec armes et bagages. Et des milliers d'entre nous n'en savent rien. Eh bien, mon gars ?

**MAMILIUS.** – Il paraît que je vous ressemble.

**LÉONTES.** – C'est ma consolation. Camillo, vous êtes là ?

**CAMILLO.** – Oui, monseigneur.

**LÉONTES.** – Allez jouer, Mamilius ; vous êtes un honnête homme. (Mamilius sort.) Ainsi donc, Camillo, ce grand personnage reste encore.

**CAMILLO.** – Cela aura été dur de lui faire jeter l'ancre.

**LÉONTES.** – Ah, tu t'en es aperçu ?

**CAMILLO.** – Il prétextait ses affaires pour ne pas céder à vos prières.

**LÉONTES.** – Donc, tu t'en es aperçu. (À part :) Ça y est, on murmure déjà, on chuchote, on est après moi, « Sicile est un... » Le bruit est répandu, et il ne me parvient que maintenant. Et comment se fait-il qu'il reste, Camillo ?

**CAMILLO.** – C'est notre vertueuse reine qui l'en a convaincu.

**LÉONTES.** – « Notre reine », d'accord. « Vertueuse », il faudrait bien que ce le soit, mais voilà, cela n'est pas. Dis-moi: personne n'a encore compris, hein ? en dehors des plus malins ? dis-moi : ils ne voient rien de ce trafic, hein ? Dis-le-moi donc.

**CAMILLO.** – Ce trafic, monseigneur ? Je crois que la plupart ont compris que Bohême prolonge son séjour.

**LÉONTES.** – Bien sûr, bien sûr ; mais pourquoi ?

**CAMILLO.** – Mais pour plaire à votre grandeur et satisfaire le désir de notre maîtresse.

**LÉONTES.** – « Satisfaire. » Le désir de ta maîtresse. Satisfaire. Cela suffit. Je te faisais confiance, Camillo, tout ce qu'il y a dans mon cœur, je te l'ai confié, oui, comme à un confesseur. Mais tu m'as trompé avec ton apparente intégrité.

**CAMILLO.** – Non, monseigneur, je le jure.

**LÉONTES.** – Tu es malhonnête, j'en suis sûr. Ou du moins, si tu as des tendances à l'honnêteté, tu es un lâche. Ou alors tu es un serviteur qui, après avoir pénétré l'intimité de son maître, le laisse tomber. Ou bien tu es un imbécile, tu comprends très bien ce qui se passe ici, l'importance de ce qui est en jeu, et tu prends tout pour une farce.

**CAMILLO.** – Je suis peut-être négligent, monseigneur, et imbécile, et froussard. Personne n'est exempt de cela. Mais en ce qui vous concerne, monseigneur, si j'ai été négligent, c'est par idiotie ; et si j'ai été idiot, c'est par négligence, parce que je n'ai pas pesé les conséquences. Mais je vous en supplie, monseigneur ; montrez-moi clairement le mal que j'ai fait. Mais si je dis que je ne l'ai pas fait, c'est que je ne l'ai pas fait.

**LÉONTES.** – Tu n'as donc pas vu, Camillo – si, tu as vu, j'en suis sûr, à moins que la rétine de ton œil soit plus épaisse que la corne d'un cocu, ou alors tu as entendu - un scandale pareil ne rend pas les gens muets – ou alors tu as pensé - il faudrait être idiot pour ne pas l'avoir pensé - que ma femme est une coureuse ? Avoue, avoue que ma femme est une putain. Dis-le et justifie-le.

**CAMILLO.** – Je ne peux pas rester ainsi, à écouter insulter ma maîtresse, vous n'avez jamais parlé de façon si indigne. Si vous recommenciez, ce serait plus grave encore que la faute dont vous parlez, si elle existait.

**LÉONTES.** – Si elle existait ? Et chuchoter, ce n'est rien ? et la joue contre la joue, ce n'est rien ? et les nez qui se frottent, les baisers sur la lèvre ; et puis cesser de rire avec un soupir – ça, c'est la



preuve indiscutable de l'indignité - et le pied qui chevauche le pied ? les cachotteries dans les coins ? Tout cela, ça n'existe pas ?

**CAMILLO.** – Mon bon seigneur, guérissez-vous de cet horrible soupçon, et vite, vite.

**LÉONTES.** – D'accord, mais cela est vrai quand même.

**CAMILLO.** – Non, monseigneur, non, non.

**LÉONTES.** – Si, si, c'est vrai. Et toi tu mens, tu mens, je te dis que tu mens, Camillo, et je te déteste. Si ma femme avait le foie aussi malade que sa vie, elle mourrait dans la minute.

**CAMILLO.** – Malade, monseigneur ? Qui l'a contaminée ?

**LÉONTES.** – Qui ? Mais celui qui la porte comme une médaille accrochée à son cou : Bohême. Si j'avais des serviteurs fidèles, des serviteurs aussi attentifs à mon honneur qu'à leurs petits profits, ils l'auraient déjà empêché d'en faire davantage, oui. Et toi, son larbin, que j'ai tiré du néant pour t'élever aux honneurs, toi qui vois bien, à quel point je suis blessé, toi, oui, toi, tu aurais pu verser dans une coupe quelque chose qui entraîne mon ennemi dans son dernier sommeil. Cette boisson-là aurait été mon réconfort.

**CAMILLO.** – J'aurais pu, oui, je pourrais faire cela, et avec quelque chose qui opère plus lentement, plus discrètement qu'un poison violent. Mais je n'arrive pas à croire cela d'une maîtresse que j'honore et qui mérite de l'être. Elle, avoir aimé le...

**LÉONTES.** – Pose-toi cette question et va crever. Est-ce que par hasard tu penserais que je suis assez bête pour me plonger moi-même dans cet enfer, pour salir moi-même la blancheur et la pureté de mes draps ? Et puis, soupçonner tout à coup le sang de mon fils-non, non, je crois qu'il est de moi et je l'aime comme étant de moi -, ferais-je cela si je n'avais pas de sérieuses raisons ? Qui serait assez fou pour cela ?

**CAMILLO.** – Il faut bien que je vous croie, Seigneur. Je veux bien supprimer Bohême ; je le ferai. Mais à la condition qu'une fois débarrassé de lui vous repreniez la reine auprès de vous comme auparavant, dans l'intérêt de votre fils, et pour faire taire les rumeurs, dans les cours et les royaumes qui sont vos alliés.

**LÉONTES.** – C'était mon plan. Je ne tiens pas à blesser son honneur, non.

**CAMILLO.** – Eh bien, monseigneur, allons-y. Restez avec Bohême. Faites-lui fête comme à un ami. Moi, je lui servirai à boire. Et si c'était du bon vin, alors, je ne suis plus à vous.

**LÉONTES.** – Parfait, fais cela, et tu as la moitié de mon cœur. Ne le fais pas, et tu brises le tien.

**CAMILLO.** – Je le ferai, monseigneur.

**LÉONTES.** – Je leur ferai fête, comme tu me l'as dit. (*Il sort.*)

**CAMILLO.** – Pauvre, pauvre femme ! Quant à moi, dans quelle situation suis-je ? Je dois tuer Polixènes uniquement par obéissance. Mais je ne le ferai pas, même si on me citait mille exemples de gens qui aient prospéré après un meurtre sacrilège. D'ailleurs comme personne ne serait capable de m'en citer, il faudrait être un imbécile pour ne pas abandonner le projet. Il ne me reste plus qu'à fuir. De toute façon, que je le fasse ou que je ne le fasse pas, c'est le casse-cou. Si la chance pouvait... Voici Bohême.

**POLIXÈNES.** – C'est étrange, on dirait que ma faveur baisse. Quoi, pas un seul mot ? Camillo, bonjour. Quoi de neuf à la cours ?

**CAMILLO.** – Je vous salue, monseigneur. Rien de spécial.

**POLIXÈNES.** – Et pourtant le roi a un air... À l'instant je le rencontre, je le salue normalement, et lui il détourne son regard, il prend un air dédaigneux, il s'éloigne rapidement de moi et me plante là, à me demander qu'est-ce qui a pu changer son attitude.

**CAMILLO.** – Je n'ose pas le savoir, monseigneur.

**POLIXÈNES.** – Qu'est-ce que ça veut dire, ça ? Tu n'oses pas. Tu n'oses pas ? Tu sais et tu n'oses pas ? Sois clair, s'il te plaît. Ton regard a changé, mon bon Camillo, et je peux m'y voir changé moi aussi, comme dans un miroir. Alors, puisque je me sens moi-même changé, je dois bien y être pour quelque chose dans tous ces changements.

**CAMILLO.** – Il existe une maladie que je ne peux pas nommer ; elle détraque certains d'entre nous. Vous n'en êtes pas atteint, mais c'est vous qui l'avez donnée.

**POLIXÈNES.** – Une maladie que moi j'ai donnée, alors que je n'en suis pas atteint ? Réponds-moi je te l'ordonne, tu entends, Camillo ? Je t'en supplie, réponds à ma question. Quelle est la menace qui s'approche de moi ? Est-elle encore loin ? Comment dois-je faire pour l'éviter, et, si cela n'est pas possible, que dois-je faire pour l'affronter ?

**CAMILLO.** - Je vais vous le dire. Mais écoutez-moi bien : suivez le conseil que je vais vous donner aussi vite que je vous le donne. Sinon, vous comme moi, on pourra crier : tout est fichu, et bonsoir.

**POLIXÈNES.** - Vas-y, vas-y, Camillo.

**CAMILLO.** - On m'a chargé de vous assassiner.

**POLIXÈNES.** – Qui ?

**CAMILLO.** – Le roi.

**POLIXÈNES.** – Pourquoi.

**CAMILLO.** – Il est persuadé, il est prêt à jurer, comme s'il l'avait vu lui-même ou comme s'il vous y avait aidé, que vous avez touché la reine comme il est interdit de le faire.

**POLIXÈNES.** – Alors, que mon nom soit accouplé à celui de Judas, que mon sang se change en pourriture, que ma réputation, pourtant inattaquable, répande une odeur qui dégoûte le monde entier !

**CAMILLO.** – Jurez, jurez, vous ne parviendrez à ébranler l'édifice de sa folie ; elle est fondée sur sa certitude, et elle durera jusqu'à sa mort.

**POLIXÈNES.** – Comment cette certitude lui est-elle venue ?

**CAMILLO.** – Aucune idée ; mais il vaut mieux la fuir que de chercher à savoir comment elle est venue. Filons cette nuit même. J'informerai votre suite, discrètement ; je les ferai quitter la ville par plusieurs portes. Quant à moi, qui viens de perdre tout avenir en vous parlant, il est maintenant entre vos mains. Si vous cherchez encore des preuves, moi, je ne vous attends pas. Mais sachez que vous êtes ici autant en sécurité qu'un homme que le roi vient de condamner et que l'on conduit à l'exécution.

**POLIXÈNES.** – Je te crois. J'ai vu son regard. Donne la main, sois mon guide, ta place, désormais, est auprès de moi. Depuis deux jours, les bateaux sont prêts, et mes gens attendent le départ. L'objet de cette jalousie est tel que l'intensité de cette jalousie doit être immense. Et plus immense encore parce que l'homme est puissant. Il est persuadé d'avoir été déshonoré par un homme qui lui a toujours juré son amour : sa vengeance ne peut en être que plus amère. La peur me rend fou. Je n'ai plus confiance qu'en la fuite. Je débarrasserai la reine de cet horrible soupçon. Viens, Camillo. Si tu me sauves d'ici, je te respecterai comme un père. Viens, filons.

**CAMILLO.** – C'est moi qui commande les portes. Dépêchons-nous, monseigneur, je vous en prie : tirons-nous d'ici. *Ils sortent.*

## ACTE II

## SCÈNE 1

*Sicile. Une salle du palais  
Entrent Hermione, Mamilius et des dames.*

**HERMIONE.** – Débarrassez-moi de ce garçon, il me fait enrager, je ne le supporte plus.

**LA PREMIÈRE DAME.** – Venez, gracieux seigneur ; voulez-vous que l'on joue tous les deux ? Savez-vous ? la reine votre mère nous proposera bientôt un petit prince tout neuf ; croyez-moi, vous serez bien content de jouer avec lui, si toutefois on le veut bien. Et regardez, c'est vrai qu'elle s'arrondit à vue d'œil, ces temps-ci.

**HERMIONE.** – De quoi parle-t-on, ici ? Je vous trouve bien sages. Allons, monsieur, je suis de nouveau à votre disposition. Asseyez-vous là, s'il vous plaît, et dites-nous un conte.

**MAMILIUS.** – Gai ou triste ?

**HERMIONE.** – Aussi gai que vous le voulez.

**MAMILIUS.** – Un conte triste convient mieux à l'hiver. J'en connais un, avec des esprits et des lutins.

**HERMIONE.** – D'accord pour celui-là. Assis, venez, venez ; faites-moi peur avec vos esprits ; faites de votre mieux. Vous êtes assez doué pour cela.

**MAMILIUS.** – « Il y avait un homme... »

**HERMIONE.** – Assis, assis. Venez donc. Maintenant, allez-y.

**MAMILIUS.** – « Il vivait près d'un cimetière. » Je vais vous la raconter tout bas, je ne veux pas que cette vieille sauterelle entende.

*La dame sort.*

**HERMIONE.** – Alors approchez et dites-le-moi à l'oreille.

*Entrent Léontes, Antigonus, des seigneurs et d'autres.*

**LÉONTES.** – On l'a vu, donc. Était-il avec sa suite ? Et Camillo ? Avec lui ?

**LE PREMIER SEIGNEUR.** – Je les ai croisés près du bois de pins. Ils détalait, je n'ai jamais vu personne courir si vite. Je les ai suivis du regard jusqu'à leurs bateaux.

**LÉONTES.** – Je suis comblé, j'avais raison, mes soupçons étaient fondés. Camillo était son complice, il l'a aidé, ils ont comploté contre ma vie, ils ont comploté contre ma couronne, tout ce que j'ai soupçonné est vrai. Cet infâme, pendant même qu'il me servait, il le servait déjà lui. Et mon projet, c'est moi-même qui lui en ai fait part ; j'ai l'air d'un imbécile, oui, un imbécile avec qui ils se sont amusés. Comment se fait-il qu'on leur ait si facilement ouvert les portes ?

**LE PREMIER SEIGNEUR.** – Par sa grande autorité que vos ordres lui avaient souvent déléguée.

**LÉONTES.** – Je ne le sais que trop. (À Hermione :) Donnez-moi ce garçon ; je suis bien content que vous ne l'ayez pas nourri. Il me ressemble, c'est certain, mais il y a encore trop de votre sang en lui.

**HERMIONE.** – Qu'est-ce que cela veut dire ? Est-ce une plaisanterie ?

**LÉONTES.** – Enlevez cet enfant, je ne veux plus qu'il approche sa mère, emmenez-le. (*Mamilius est emmené.*) Qu'elle s'amuse plutôt avec celui qui l'a faite grosse – puisque c'est Polixènes qui vous a engrossée.

**HERMIONE.** – Je connais votre goût de la bizarrerie. Mais je suppose qu'il suffit que je vous dise non, et vous me croirez.

**LÉONTES.** – Regardez-la, messieurs, observez-la bien. Vous êtes sur le point de dire : cette dame est parfaite ; et puis, dans le secret de vos cœurs, parce que vous êtes justes, vous ajouterez : dommage qu'elle soit malhonnête. Cette femme est adultère.

**HERMIONE.** — Un chien dirait cela, et le plus chien des chiens qui soit au monde, il en serait encore plus chien. Quant à vous, vous vous trompez, monseigneur, voilà tout.

**LÉONTES.** — C'est vous qui vous êtes trompée, madame, entre Léontes et Polixènes. Espèce de... Non, je n'insulterai pas quelqu'un de votre rang. Je vous l'ai dit : elle est adultère ; et je vous ai dit avec qui elle l'était. Eh bien, je vous en dirai davantage : elle est traître. Camillo s'est acoquiné avec elle ; il savait, Camillo, alors qu'elle n'aurait jamais dû partager cette honte avec d'autre que son misérable complice ; il savait, Camillo, que cette femme est une traînée. Et puis, elle savait tout de leur fuite.

**HERMIONE.** – Non, je ne savais rien de cela, sur ma vie, non. Vous souffrirez, je vous le jure, vous souffrirez de m'avoir ainsi traitée en public, quand vous saurez la vérité. Jamais vous ne parviendrez à me réhabiliter, même en reconnaissant votre erreur.

**LÉONTES.** – Avec les preuves que je détiens, si je me trompais, alors, la terre n'est pas assez forte pour supporter le poids d'une toupie d'écolier. Enfermez-la en prison ; et celui qui voudra la défendre sera coupable, même si ce n'est que par des mots.

**HERMIONE.** – Je dois être patiente, jusqu'à ce que le ciel se montre sous un meilleur aspect. Je ne suis pas portée aux larmes, messeigneurs, comme le sont en général les femmes. Mais j'ai cette souffrance, ici, qui brûle tant que je n'ai plus de larmes. Jugez-moi, je vous en supplie, selon la charité de votre cœur. Et puis, que l'on obéisse au roi.

**LÉONTES (aux gardes).** – On m'écoute, oui ou non ?

**HERMIONE.** – Qui va m'accompagner ? Je vous en supplie, altesse, que mes suivantes restent avec moi, dans mon état j'en ai besoin. Je ne l'ai jamais souhaité, mais maintenant je sais que je vous verrai malheureux.

**LÉONTES.** – Faites ce que je vous ai dit, allez, fichez le camp.  
*La reine sort, avec les gardes et les dames.*

**LE PREMIER SEIGNEUR.** – S'il vous plaît, s'il vous plaît, Majesté, rappelez la reine.

**ANTIGONUS.** – Soyez bien sûr de ce que vous faites, monseigneur ; car, sinon, ce ne serait plus de la justice, mais de la violence ; et, dans ce cas, vous-même, votre reine, votre fils, toutes ces nobles personnes en souffriraient.

**LE PREMIER SEIGNEUR.** – J'ose mettre ma vie en jeu, monseigneur, si vous le voulez, sur le fait que la reine est pure, devant le ciel et devant vous, pure de ce dont vous l'accusez.

**ANTIGONUS.** – Et si le contraire était prouvé, eh bien, moi, je logerais ma femme à l'écurie, je n'aurais confiance en elle qu'en l'ayant sous les yeux ; car alors chaque femme, chaque goutte de sang de femme est pourri, si la reine l'est.

**LÉONTES.** – Je vous ordonne de vous taire.

**LE PREMIER SEIGNEUR.** – Monseigneur...

**ANTIGONUS.** – On ne parle pas pour nous, on parle dans votre intérêt, à vous. On vous a menti, et l'infâme sera damné à cause de cela. Si je connaissais ce chien, je l'écraserais. Monseigneur, j'ai 3 filles, l'aînée à 13 ans, la deuxième 9 et la troisième 3 ans. Et bien, si cette chose était prouvée, je vous jure sur mon honneur qu'elles paieront pour cela. Je les châtrerai avant leurs 14 ans pour qu'elles n'accouchent pas de bâtards.

**LÉONTES.** – Taisez-vous, je ne veux plus entendre un mot. Vous avez autant d'instinct, dans cette affaire, que le nez d'un cadavre. Moi, je le vois, je le sens, moi, aussi précisément que vous sentez cette douleur (il lui tord le nez), aussi clairement que vous voyez la cause de cela.

**ANTIGONUS.** – Si cela était vrai, alors il n'est plus besoin de tombeau pour enterrer l'honnêteté, non, et il n'existe pas de plante capable de parfumer ce tas de fumier qu'est la terre.

**LÉONTES.** – Qu'est-ce que cela veut dire ? Est-ce que je suis un menteur ?

**LE PREMIER SEIGNEUR.** – Nous préférierions que vous le soyez, monseigneur, plutôt que nous. Je préférerais que l'on prouve son honneur plutôt que vos soupçons, même si vous devez en être blâmé.

**LÉONTES.** – Je ferais mieux de suivre mon intuition plutôt que de perdre mon temps avec vous en bavardages. Je n'ai pas besoin de vos conseils. Je vous informe donc que nous n'avons plus besoin de vous : toute cette affaire et les décisions qu'il convient de prendre me regardent seul désormais.

**ANTIGONUS.** – Et j'aurais souhaité, monseigneur, que vous ayez mis cela à l'épreuve dans le silence de votre jugement, plutôt que de vous en ouvrir à tous.

**LÉONTES.** – Ah oui ? Et comment, s'il te plaît ? Tout était trop évident : leur manière de se conduire en public, la fuite de Camillo, il fallait bien que j'agisse. Pourtant, sachez que, pour ne pas être accusé de négligence, j'ai envoyé Cléomènes et Dion – dont tout le monde connaît les compétences – au temple d'Apollon à Delphes. Selon ce qu'aura dit l'oracle, nous aviserons. Qu'en pensez-vous ?

**LE PREMIER SEIGNEUR.** – C'est très bien, monseigneur.

**LÉONTES.** – En ce qui me concerne, je n'ai pas besoin de cela, je suis satisfait avec ce que je sais. Mais le jugement de l'oracle calmera peut-être les naïfs qui ne veulent pas admettre la vérité. Et, si j'ai fait enfermer la reine loin de nous, c'est pour qu'elle n'aide pas les deux fuyards dans leur fuite. Venez avec moi, je vais rendre tout cela public. Je crois que cette affaire va secouer tout le monde.

**ANTIGONUS (à part).** – De fou rire, oui, si seulement la vérité était révélée.



## SCÈNE 2

*Entrent Paulina et les gardiens.*

**PAULINA.** – Le responsable de la prison, je vous prie. Dites-lui qui je suis. *(Un garde sort.)*  
Qu'est-ce que tu fais ici, pauvre dame, alors qu'aucune cour d'Europe ne serait assez bonne pour toi ? *(Le garde revient avec le geôlier.)* Vous savez qui je suis, n'est-ce pas ?

**LE GEÔLIER.** – Une dame de qualité, que je respecte beaucoup.

**PAULINA.** – Bien. Conduisez-moi à la reine.

**LE GEÔLIER.** – Impossible, madame, j'en ai l'interdiction formelle.

**PAULINA.** – Quelles histoires ! Tout cela pour enfermer l'honnêteté et la vertu. Est-il aussi formellement interdit, je vous prie, de voir ses suivantes ? N'importe laquelle ? Emilie, par exemple ?

**LE GEÔLIER.** – Je vous amène Emilie, madame. De plus, je dois être présent à votre entretien.

**PAULINA.** – Faites donc, je vous en prie. Quelle histoire pour salir ce qui est propre ! *(Le geôlier revient avec Emilie.)* Ma chère, comment va notre noble dame ?

**EMILIE.** – Comme une grande dame abandonnée peut aller, avec ses frayeurs et ses chagrins, et personne n'en a jamais connu de tels. Alors, elle a accouché avant terme.

**PAULINA.** – Garçon ?

**EMILIE.** – Fille. Un mignon bébé, plein de santé et de vie. La reine y trouve beaucoup de réconfort; elle lui dit : ma pauvre prisonnière, je suis aussi innocente que vous.

**PAULINA.** — C'est évident. Maudites soient ces malsaines, ces dangereuses lubies de roi ! Puisqu'il faut quelqu'un pour lui dire, eh bien, je m'en charge ; c'est un travail de femme. Emilie, s'il te plaît, présente mes hommages à la reine. Qu'elle me fasse confiance ; qu'elle me donne l'enfant, et je le montrerai au roi. Je serai son avocat. Personne ne sait : il pourrait s'adoucir en voyant le bébé ; parfois le silence de l'innocence est plus persuasif que les phrases.

**EMILIE.** – Très respectable dame, vous avez trop d'honneur et de bonté pour que ce plan généreux ne réussisse pas. Vous êtes la personne idéale pour remplir ce rôle. Passez à côté, je vous prie. Je vais transmettre votre proposition à la reine ; elle avait eu cette idée, aujourd'hui même, mais elle ne voulait pas le proposer à un ministre, de peur qu'il ne refuse.

**PAULINA.** – Tu peux lui dire que je vais user de ma langue, Emilie. Et si cette langue a autant d'esprit que mon cœur a d'audace, aucun doute cela marchera.

**EMILIE.** – Je vais chez la reine. Venez par là, je vous prie, et soyez bénie.

**LE GEÔLIER.** – Si la reine vous remettait l'enfant, madame, qu'est-ce que je devrais faire ? Je n'ai pas d'instructions et je prends des risques.

**PAULINA.** – N'ayez pas peur, monsieur. La nature l'a délivré de la matrice de sa mère, il est affranchi, il n'est pas coupable des torts que le roi reproche à sa mère, ni soumis à sa colère.

**LE GEÔLIER.** – C'est juste.

**PAULINA.** – Vous ne risquez rien : je suis entre vous et le danger. *Ils sortent.*



### SCÈNE 3

*Une salle du Palais.*

*Entrent Léontes, Antigonus, des seigneurs et d'autres gardes.*

**LÉONTES.** – Pas de repos, ni le jour, ni la nuit. Si au moins la cause de mon tourment était morte... une partie de la cause au moins, elle, l'adultère... car ce roi putain est déjà loin, hors d'atteinte de mes coups. Une partie de mon repos ne me reviendra que lorsqu'elle aura disparu, jetée au feu. Qu'est-ce que c'est ?

**UN SERVITEUR (s'avançant).** – Monseigneur.

**LÉONTES.** – Comment va mon fils ?

**LE SERVITEUR.** – Il a bien dormi cette nuit. Je crois que sa crise est finie.

**LÉONTES.** – Quel noble enfant ! Il a compris le déshonneur de sa mère et tout de suite, il a pris la honte sur lui, il s'est mis à décliner, à faiblir. Il dépérit. Laisse-moi tranquille et va voir comment il va. Allons, allons, ne pense pas à lui, l'idée de vengeance ne fait que rebondir : il est trop puissant, il a trop de partisans, trop d'alliances. Eh bien, qu'il vive donc, jusqu'à l'occasion favorable. Pour l'instant, je peux satisfaire ma vengeance sur elle. Qu'ils se moquent donc de moi, Camillo et Polixènes, qu'ils ricanent de ma souffrance ; ils ne riraient plus si je pouvais les atteindre. En tous les cas, elle, elle ne rira pas, elle est en mon pouvoir.

*Entre Paulina avec l'enfant.*

**LE PREMIER SERVITEUR.** – Vous ne pouvez pas entrer.

**PAULINA.** – Vous feriez mieux d'être de mon côté, messeigneurs. À moins que vous n'ayez plus peur de lui, de sa passion tyrannique, que de voir la reine, cette âme innocente, perdre la vie ? Sachez qu'elle est plus pure qu'il n'est jaloux.

**ANTIGONUS.** – Suffit.

**LE DEUXIÈME SERVITEUR.** – Il n'a pas dormi cette nuit, madame, et il a ordonné que personne ne l'approche.

**PAULINA.** – Ne t'énerve pas, mon bon monsieur. Je viens lui apporter le sommeil. Je viens avec des mots, salutaires, vrais, honnêtes, et je vais vous le purger de cette humeur qui le rend insomniaque.

**LÉONTES.** – Qu'est-ce que c'est que ce vacarme ?

**PAULINA.** – Il n'y a pas de vacarme, monseigneur. Je viens m'entretenir avec vous de question de parrain et de marraine, car cela est nécessaire.

**LÉONTES.** – Qu'est-ce que c'est ? Sortez-moi cette femme insolente ! Antigonus, tu étais chargé de l'empêcher de m'approcher. J'étais sûr qu'elle essaierait.

**ANTIGONUS.** – Je lui ai dit, monseigneur, qu'elle risquait votre colère et la mienne.

**LÉONTES.** – Qu'est-ce que cela veut dire ? Ce n'est pas toi le maître ?

**PAULINA.** – Pour ce qui est mal, oui, il est mon maître. Mais en ce qui concerne ceci il ne l'est pas, à moins qu'il ne se mette à agir comme vous, et qu'il me condamne pour m'être dévouée à l'honneur.

**ANTIGONUS.** – Écoutez-la vous-même : quand elle veut prendre les rênes, je la laisse courir. D'ailleurs, elle ne trébuchera pas.

**PAULINA.** – Je viens à vous, mon roi, pour vous supplier de m'écouter, moi; car je suis votre loyale servante, votre conseillère, votre médecin même, contrairement à la plupart de ceux qui vous entourent et qui ne font qu'entretenir votre mal. Moi, j'ose le dire : je viens au nom de notre vertueuse reine.

**LÉONTES.** – Vertueuse reine !

**PAULINA.** – Vertueuse, monseigneur, oui, vertueuse, j'ai bien dit : vertueuse reine, et, si j'étais un homme, même le pire d'entre vous tous, je me battrais pour prouver qu'elle l'est.

**LÉONTES.** Fichez-la dehors !

**PAULINA.** – Essayez-donc, mais tant pis pour les yeux du premier qui me touche. Je sortirai d'ici de moi-même, mais d'abord, je remplirai ma mission. La vertueuse, vertueuse, vertueuse reine vous a donné une fille ; la voici ; elle vous demande de la bénir. (*Elle pose l'enfant à terre.*)

**LÉONTES.** – Dehors, sorcière hystérique ! Sortez-la, sortez-la ! Maquerelle intrigante !

**PAULINA.** – Je ne m'y connais pas plus là-dedans que vous en m'accusant ; et je suis honnête, au moins autant que vous êtes dément.

**LÉONTES.** – Traîtres ! Vous n'allez donc pas la mettre dehors ? (*À Antigonus :*) Prends ce bâtard, toi, vieil idiot, toi qui te laisses battre et foutre à la porte du nid par madame la Poule, ramasse le bâtard, ramasse-le, je te dis ; et donne-le à ta mégère.

**PAULINA.** – Que tes mains soient déshonorées à jamais si tu ramasses la princesse, à cause de cette accusation de bâtardise dont il l'affuble.

**LÉONTES.** – Il a peur de sa femme.

**PAULINA.** – Vous feriez mieux d'avoir peur de la vôtre; alors peut-être vous reconnaîtriez vos enfants.

**LÉONTES.** – Un nid de traîtres.

**ANTIGONUS.** – Non, par la lumière du jour, je ne suis pas un traître.

**PAULINA.** – Ni moi non plus, ni personne ici, sauf un, et c'est lui. Il a trahi son honneur de roi, sa reine, son fils plein de promesse, son enfant, il les trahit et les livre à la calomnie, dont la blessure est plus grave que celle d'une épée.

**LÉONTES.** – Braillarde à la langue effrénée : elle bat son mari et maintenant elle se jette sur moi. Ce même n'a rien à voir avec moi ; il vient de Polixènes. Emportez ça, emportez ça, et celle qui l'a fait avec, et jetez-moi ça au feu !

**PAULINA.** - Elle est à vous, et tellement à vous que c'en est bien dommage. Bien qu'elle soit petite encore, il y a là toute la matière et la copie du père ; regardez-la donc : les yeux, le nez, les lèvres, le froncement de sourcil, le front, les fossettes de son menton et de ses joues, le sourire, la forme des mains, les ongles, les doigts, tout. Quant à la nature, qui l'a faite si semblable à celui qui l'a faite, qu'elle oublie de s'occuper de son esprit, pour ne pas y mettre la jalousie, et que cet enfant ne se mette pas à soupçonner à son tour ses enfants de n'être pas de son mari.

**LÉONTES.** - Écœurante sorcière. Et toi, imbécile, tu mérites d'être pendu pour ne pas être capable d'arrêter sa langue.

**ANTIGONUS.** - Si vous deviez pendre tous les maris incapables de cet exploit, vous n'auriez plus un seul sujet.

**LÉONTES.** - Pour la dernière fois, mettez-la dehors.

**PAULINA.** - Ce que vous êtes en train de faire, le plus dénaturé des princes n'en serait pas capable.

**LÉONTES.** - Toi, je te ferai brûler.

**PAULINA.** - Je m'en fiche : l'hérétique, c'est celui qui met le feu, pas celle qui brûle. Je ne vous traite pas de tyran, mais cela ressemble fort à de la tyrannie que de traiter votre reine d'une façon si cruelle, sans être capable de produire d'autres preuves que celles sorties de votre imagination branlante ; oui, vous serez ignoble et scandaleux aux yeux du monde.

**LÉONTES.** - Au nom de votre allégeance, sortez d'ici avec elle ! Si j'étais un tyran, elle n'oserait pas m'appeler ainsi ; si j'étais un tyran, elle serait déjà morte. Dehors, avec elle !

**PAULINA.** - Ne me bousculez pas, je vous prie, je m'en vais. (*À Léontes :*) Cet enfant est à vous, monseigneur, veillez sur lui (*Aux serviteurs :*) Qu'est-ce qui vous prend ? Otez ces mains. Vous, si complaisants pour ses folies, vous ne lui faites aucun bien, aucun de vous. C'est bien, adieu, je suis partie.

**LÉONTES (à Antigonus).** - C'est toi, traître, qui as excité ta femme. Mon enfant ! Dehors, dehors ! Toi, qui as le cœur si tendre, emporte-la toi-même, et veille à ce qu'elle soit brûlée sous tes yeux. Ramasse cela, et, avant une heure, viens me dire que c'est fait, avec des témoins. Sinon, je te débarrasse de la vie. Ose refuser, ose affronter ma colère, ose le dire : alors avec mes mains j'écraserai moi-même ta cervelle de bâtard. Allez, mets cela au feu, puisque tu nous as lâché ta femme.

**ANTIGONUS.** - Non, ce n'est pas vrai, monseigneur, et ces messieurs, mes nobles compagnons, peuvent en témoigner, s'ils le veulent bien.

**LES SEIGNEURS.** - Royal souverain, il n'est pas coupable de ce qu'elle a fait.

**LÉONTES.** - menteurs, menteurs, menteurs !

**LE PREMIER SEIGNEUR.** - Je vous en supplie, monseigneur, faites-nous davantage confiance. En récompense de nos services passés et à venir, nous vous demandons à genoux d'abandonner ce projet si affreux, si sanguinaire, qu'il ne peut que conduire à une fin atroce. À genoux, nous nous mettons à genoux.

**LÉONTES.** - Comme ça je devrais vivre pour voir cette bâtarde se mettre à mes genoux et m'appeler père ? Non, je préférerais la brûler maintenant, que de la maudire plus tard. Mais

puisque vous y tenez, d'accord, je veux bien qu'elle vive. Toi Antigonus qui est si sentimentalement dévoué à ta dame la poule, que risquerais-tu, pour vouloir à tout prix sauver la vie de cette môme?

**ANTIGONUS.** – N'importe quoi, monseigneur, tout ce que mon endurance peut supporter et que la noblesse autorise. En tous les cas, monseigneur, j'engage le peu de sang qui me reste pour sauver l'innocente.

**LÉONTES.** – Possible, possible. Jure sur cette épée que tu accompliras mon ordre.

**ANTIGONUS.** – Je le jure, monseigneur.

**LÉONTES.** – Alors, écoute bien, et tu as intérêt à obéir, parce qu'au moindre manquement sur le moindre point il n'y aura pas seulement ta mort, mais celle de ta femme à la grande gueule. Nous t'ordonnons, en tant que notre vassal, d'emporter cette bâtarde femelle en un lieu éloigné, désert, très loin de notre territoire. Là, de l'abandonner sans pitié aux hasards du climat et à sa propre protection. Emporte-la.

**ANTIGONUS.** – Je le ferai, je l'ai juré. Mais une mort immédiate aurait peut-être été plus clémente. Viens, pauvre bébé ; un esprit puissant apprendra peut-être aux corbeaux et aux milans à être tes nourrices. On dit que des loups et des ours ont parfois rempli ce rôle, abandonnant leur sauvagerie. Je vous souhaite du bien, monseigneur, bien que cette action ne vous le fasse pas mériter. *(Il sort avec l'enfant.)*

**LÉONTES.** – Non, je n'élèverai jamais la fille d'un autre.  
*Entre un serviteur.*

**LE SERVITEUR.** – Altesse, des messagers que vous avez envoyés viennent d'arriver il y a une heure : Cléomènes et Dion, de retour de Delphes, ont débarqué et se hâtent vers la cour.

**LE PREMIER SEIGNEUR.** – Ils ont été plus vite que prévu, monseigneur.

**LÉONTES.** – Vingt-trois jours, c'est assez rapide ; ce qui signifie que le grand Apollon veut que la vérité éclate le plus vite possible. Messieurs, préparez-vous, convoquez les assises, afin que l'on puisse traduire en justice notre épouse déloyale. Elle a été accusée publiquement, elle aura donc un procès public et juste. Tant qu'elle vit, mon cœur sera un fardeau pour moi. Laissez-moi et ne pensez qu'à ce que je vous ai ordonné.  
*Ils sortent.*

## ACTE III

## SCÈNE 1

*Un port en Sicile. Entrent Cléomènes et Dion.*

**CLÉOMÈNES.** - Quelle île magnifique : tout, le climat, l'air, la fertilité du sol, et le temple, sur-tout, sont encore plus beaux que leur réputation.

**DION.** - J'ai été ébloui, quant à moi, par les costumes, la gravité des pontifes, et la solennité de la cérémonie ; tout cela, au moment de l'offrande, semblait appartenir à un autre monde.

**CLÉOMÈNES.** - Et puis cette explosion, la voix assourdissante de l'oracle comme le tonnerre de Jupiter, j'ai cru être anéanti.

**DION.** - Nous n'aurons pas perdu notre temps à ce rapide et agréable voyage, pourvu que l'issue, pour la reine, en soit aussi heureuse.

**CLÉOMÈNES.** - Je n'ai jamais aimé ces accusations qui chargent tant Hermione. Le grand Apollon devrait pouvoir tout arranger.

**DION.** - Cette affaire sera vite réglée, en bien ou en mal, car elle a été menée trop vite. Oui, des choses extraordinaires seront révélées quand l'oracle, scellé par le grand prêtre d'Apollon, découvrira ce qu'il contient. Changeons de chevaux, et dépêchons-nous.

*Ils sortent.*

## SCÈNE 2

*Sicile. Une cour de justice.  
Léontes, seigneurs et officiers.*

**LÉONTES.** - C'est un mauvais coup pour notre cœur que ce procès ; nous en éprouvons un immense chagrin. Car l'accusée est fille de roi, elle est notre épouse, elle est la femme que nous avons trop aimée. Qu'on ne nous accuse pas de tyrannie puisque nous la jugeons publiquement ; quant à la justice, elle ira jusqu'au bout, pour juger coupable ou pour acquitter. Qu'on amène la prisonnière.

**UN OFFICIER.** - Par le bon plaisir de Sa Majesté, la reine se présente en personne devant la cour. Silence !

*Entre Hermione, gardée, ainsi que Paulina et des dames.*

**LÉONTES.** - Lisez l'acte d'accusation.

**UN OFFICIER.** - Hermione, reine et épouse du valeureux Léontes, roi de Sicile, vous êtes accusée et inculpée de haute trahison, pour avoir commis l'adultère avec Polixènes, roi de Bohême, pour avoir conspiré avec Camillo dans le but d'ôter la vie de notre souverain le roi. Puis, le complot ayant en partie été découvert, vous, Hermione, trahissant la foi et l'allégeance d'un fidèle sujet, vous les avez conseillés et aidés à s'enfuir dans la nuit, pour les sauver.

**HERMIONE.** - Je suis mon seul témoin à décharge, et ce que je peux dire est bien évidemment en contradiction avec cette accusation. Pourquoi alors plaiderais-je non coupable ? Mon honnêteté, prise ici pour de la perversion, si je l'exprime, sera prise aussi pour de la perversion. Mais, si Dieu voit nos actions - et il les voit -, alors l'innocence fera rougir les accusateurs, et la tyrannie tremblera devant la résignation. Vous, monseigneur, mieux que quiconque vous savez que ma vie passée a été aussi chaste, aussi prude, aussi loyale qu'elle est malheureuse aujourd'hui, et pourtant vous semblez le dernier à le savoir. Moi, fille d'un grand roi, mère d'un prince promis à

un grand avenir, me voici ici, debout, à parler et plaider pour la vie et l'honneur. La vie, avec son poids de souffrance, je m'en passerai volontiers ; mais, pour l'honneur, il ne m'appartient pas à moi seule, mais aux miens ; c'est la seule raison qui me tient ici, debout. J'en appelle à votre conscience, monsieur. Reconnaissez combien j'étais dans votre faveur avant l'arrivée de Polixènes à votre cour, reconnaissez combien je méritais de l'être. Qu'ai-je fait, depuis son arrivée, de si inconvenant qui mérite que je compare ici ?

**LÉONTES.** – J'ai toujours entendu dire que le vice effronté a autant de culot pour nier ses actes que pour les commettre.

**HERMIONE.** – Sans doute, monsieur, mais cela ne me concerne pas, moi.

**LÉONTES.** – Vous n'avouerez jamais.

**HERMIONE.** – Et pourquoi voudriez-vous que j'avoue des vices bien plus graves que ceux dont je suis capable ? Puisque je suis accusée en même temps que lui, eh bien, oui, j'aimais Polixènes, mais comme l'honneur le mérite ; d'une sorte d'amour tout à fait convenable pour une dame de mon rang ; d'un amour que vous-même m'avez demandé d'avoir pour lui. Pas d'une autre sorte d'amour. Si je ne l'avais pas fait, je vous aurais désobéi et j'aurais été ingrate, envers vous et envers celui qui est votre ami depuis toujours. Quant à la conspiration, je n'en connais même pas le goût. Tout ce que je sais, c'est que Camillo a été honnête. Pourquoi il a quitté la cour, je ne le sais pas, et sans doute que les dieux eux-mêmes l'ignorent.

**LÉONTES.** – Si, vous saviez qu'il partait, et vous saviez quoi faire en son absence.

**HERMIONE.** – Je ne comprends rien au langage que vous parlez. Puisque ma vie est à la merci de vos cauchemars, j'y renonce.

**LÉONTES.** – Mes cauchemars, ce sont vos actes. Vous faites un bâtard à Polixènes et vous parlez de vos cauchemars ! Vous avez perdu le sens de la pudeur, comme toutes celles qui agissent comme vous, et vous avez perdu le sens de la vérité. Niez, niez, cela ne vous servira à rien. Votre rejeton a été supprimé, puisqu'il n'a pas de père qui le reconnaisse. Vous allez connaître notre justice, et je demande la mort.

**HERMIONE.** – Dispensez-vous de vos menaces ; monsieur. Vous croyez m'effrayer par un cauchemar, mais j'y aspire : la vie ne présente plus d'intérêt pour moi. La couronne, ma première joie, je vois tout cela perdu. Ma seconde joie, le premier-né de mon corps, on me prive de sa présence comme si j'étais pestiférée. Quant à la troisième, elle m'est arrachée et elle est vouée à la mort. À tous les coins de rue on me proclame putain. Et à présent me voici, traînée ici, à cette place. Maintenant, mon suzerain, dites-moi donc ce que je peux espérer de la vie, qui puisse me faire peur de mourir ? Allons, dites-le-moi. Mais écoutez bien ceci : ne vous trompez pas sur moi. La vie, non, elle ne vaut pas une paille. Mais mon honneur, je le défendrai. Si je suis condamnée sur des présomptions, sans aucune preuve valable que celles inventées par vos soupçons, eh bien, je vous dis que c'est de la tyrannie et non de la justice. Messieurs les jurés, vous tous, je m'en rapporte à l'oracle ; Apollon sera mon juge.

**LE PREMIER SEIGNEUR.** – Au nom d'Apollon, que l'on produise l'oracle.

*Certains officiers sortent.*

**HERMIONE.** – Mon père était empereur de Russie. Pourquoi n'est-il plus vivant, pourquoi ne voit-il pas le procès de sa fille, et la profondeur de ma misère ? Il me regarderait avec des yeux de pitié, et non de vengeance.

*Les officiers reviennent avec Cléomènes et Dion.*



**UN OFFICIER.** – Jurez sur cette épée de justice que vous, Cléomènes et Dion, vous avez bien été à Delphes, que vous rapportez cet oracle scellé qui vous a été remis de la main même du prêtre d'Apollon ; que vous n'avez pas osé briser le sceau ni lire ce qui est à l'intérieur.

**CLÉOMÈNES et DION.** – Nous le jurons.

**LÉONTES.** – Brisez le cachet et lisez.

**UN OFFICIER.** – « Hermione est chaste, Polixènes est irréprochable ; Camillo est un sujet loyal, Léontes un tyran, et son enfant innocente est légitime. Le roi vivra sans héritier si ce qui est perdu n'est pas retrouvé. »

**LES SEIGNEURS.** – Béni soit Apollon !

**HERMIONE.** – Béni soit-il !

**LÉONTES.** Es-tu sûr d'avoir bien lu ?

**UN OFFICIER.** – Oui, monseigneur, mot pour mot.

**LÉONTES.** – Tout est faux dans cet oracle. On continue le procès, c'est une imposture. Entre un serviteur.

**LE SERVITEUR.** – Majesté, Majesté...

**LÉONTES.** – Qu'est-ce qui se passe ?

**LE SERVITEUR.** – Ah, monseigneur, vous allez me détester pour vous avoir annoncé cela. À la seule idée du sort de la reine, le prince votre fils, Majesté, est parti.

**LÉONTES.** – Comment cela, parti ?

**LE SERVITEUR.** – Mort.

**LÉONTES.** – C'est la colère d'Apollon, les cieux frappent mon injustice. (*Hermione s'évanouit.*) Qu'est-ce qui se passe ?

**PAULINA.** – Cette nouvelle a tué la reine. Baissez donc votre regard et voyez ce que fait la mort.

**LÉONTES.** – Emmenez-la, ce n'est qu'une faiblesse, elle va se rétablir. Donnez-lui tendrement tous les remèdes qu'il faut pour la ramener à la vie. (*Sortent Paulina et les dames, avec Hermione.*) Pardon pour la profanation de ton oracle, Apollon. Je jure de me réconcilier avec Polixènes, je jure d'aimer de nouveau ma reine, et de rappeler le bon Camillo, si fidèle, si généreux. Ma jalousie m'a conduit sur les chemins sanglants de la vengeance ; c'est Camillo que j'ai choisi pour assassiner mon ami, et il l'aurait fait, mais son honnêteté a retardé son obéissance. Je lui avais promis la mort s'il me désobéissait et la fortune dans le cas contraire ; mais lui, par honneur et par humanité, a préféré dévoiler mon dessein et abandonner ici sa fortune qui pourtant est très grande. Camillo, tu brilles à côté de la rouille qui me recouvre, et ta vertu ne fait que rendre mes actes plus noirs.

*Paulina revient.*



**PAULINA.** – Malheur, malheur ! Coupez donc ce corset, ou mon cœur va le déchirer et se briser.

**LE PREMIER SEIGNEUR.** – Qu'est-ce qui t'arrive, ma pauvre dame ?

**PAULINA.** – Et pour moi, tyran, quels tourments as-tu imaginés ? Quelle roue ? Quel bûcher ? Quels couteaux ? Regarde l'œuvre de ta tyrannie, de ta jalousie. Tous tes égarements passés ne sont rien à côté de cela. Trahir Polixènes, ce n'était rien, cela ne faisait que montrer à quel point tu étais fou, inconstant et misérable d'ingratitude. Empoisonner l'honneur de Camillo en lui faisant commettre un régicide, non, ce n'était rien non plus. Et même, une plaisanterie, aussi, que d'abandonner ta fille aux corbeaux ; et pourtant même un démon verserait des larmes de ses yeux de feu s'il devait le faire. Et même de la mort du jeune prince, je ne t'accuserai pas ; et pourtant son cœur s'est brisé parce qu'il a compris que la brutalité et la stupidité d'un homme flétrissaient sa noble mère. Non, ce n'est pas cela dont tu es le plus coupable, mais de ta dernière action. Criez, seigneurs, lorsque j'aurai parlé, criez : malheur, malheur ! La reine, la plus douce des créatures, la reine est morte. Et la vengeance n'est pas encore tombée du ciel.

**LE PREMIER SEIGNEUR.** – Que le ciel nous en préserve.

**PAULINA.** – Je dis qu'elle est morte et je suis prête à le jurer. Si vous n'êtes convaincus ni par les mots ni par les serments, allez et voyez. Et si vous parvenez à ramener la couleur sur ses joues, l'éclat sur ses lèvres et dans ses yeux, alors je veux bien être votre esclave, je vous servirai comme un dieu. Mais toi, tyran, inutile de te repentir ; tes gémissements ne pourront rien, il ne te reste rien d'autre que de t'abandonner au désespoir. Rien, rien ne pourra jamais émouvoir les dieux pour qu'ils regardent où tu te trouves.

**LÉONTES.** – J'ai mérité que l'on me dise les plus amères paroles : vas-y, continue, tu ne parleras jamais assez.

**LE PREMIER SEIGNEUR.** – Non, tais-toi. Rien ne t'autorise à faire un discours aussi violent.

**PAULINA.** – Bon, bien, je regrette. Je regrette toujours les fautes que je fais lorsque je m'en rends compte. Peut-être ai-je trop montré la vivacité dont une femme est capable, et il en est boulevé. Ne vous affligez pas, monseigneur, de mes malédictions ; ce qui est passé est passé, on ne peut plus rien y faire. Majesté, pardonnez à une femme folle : j'ai trop aimé votre reine.

**LÉONTES.** – Tu ne m'as dit que la vérité, et je préfère cela aux larmes. Conduis-moi, s'il te plaît, auprès des corps de ma reine et de mon fils. On construira une tombe pour eux deux et l'on inscrira dessus les causes de leur mort, et la honte sera sur moi pour l'éternité. Tous les jours je visiterai le lieu où ils reposent et je répandrai mes larmes. Aussi longtemps que la nature me le permettra, aussi longtemps que cela, oui, je le ferai chaque jour. Viens, et conduis-moi vers ces douleurs.

*Ils sortent.*

### SCÈNE 3

*Bohême. Une campagne déserte au bord de la mer. Entrent Antigonus avec l'enfant, et un marin.*

**ANTIGONUS.** – Es-tu certain que ce lieu où nous avons débarqué est bien la Bohême ?

**LE MARIN.** – Oui, monseigneur. Mais nous sommes arrivés à un mauvais moment : les cieux sont sinistres, l'orage est proche. À mon avis, le ciel est furieux de ce que nous venons faire ici, et il nous fait la sale tête.

**ANTIGONUS.** – Advienne que pourra. Retourne à bord et surveille ton bateau, je ne serai pas long avant de te faire signe.

**LE MARIN.** – Faites vite, faites vite, et ne pénétrez pas trop à l'intérieur des terres. Le ciel va se déchaîner et cet endroit est connu pour les fauves qui le hantent.

**ANTIGONUS.** – Va, va, j'arrive tout de suite.

**LE MARIN.** – Mon cœur sera bien content quand on sera débarrassé de cette affaire. *(Il sort.)*

**ANTIGONUS.** – Viens, pauvre bébé. Je ne crois pas que l'esprit des morts peut revenir sur terre, et pourtant ta mère m'est apparue la nuit passée. Je n'ai jamais vu tant de douleur, mais comme sanctifiée, et en robe blanche. Elle s'approche de la couchette où je suis allongé, et, au moment où elle va parler, ses yeux se mettent à couler comme deux fontaines. Puis elle se calme et se met à me parler : bon Antigonus, puisque la fatalité – contre tes dispositions naturelles – t'a chargé d'abandonner mon pauvre enfant à cause de ton serment, il existe des lieux éloignés, en Bohême. Appelle-la, je te prie, Perdita. Et, pour prix de ce travail misérable dont mon seigneur t'a chargé, tu ne verras plus jamais ta femme Paulina. Puis, avec des sanglots, elle disparaît dans les airs. Bien que très effrayé, je me suis vite ressaisi ; et je pensais que tout cela était bien réel, et non pas rêvé. Moi, je crois Les rêves ne sont rien que des jouets ; mais cette fois, par superstition, j'ai voulu me laisser guider par celui-ci. qu'Hermione est vraiment morte, et que son enfant est vraiment issu de Polixènes ; c'est pourquoi Apollon a voulu qu'il soit déposé, pour la vie ou pour la mort, sur la terre de son vrai père. *(Il pose l'enfant à terre.)* Bonne chance, petite fleur. Repose ici. *(Il pose le paquet à terre.)* Voilà de quoi faire savoir qui tu es ; ces choses que je te laisse pourraient, s'il plaît au hasard, te permettre d'être élevée. Voilà la tempête qui commence. Adieu. Ta berceuse va être bien rude, car le ciel s'assombrit de plus en plus. Qu'est-ce que c'est que ce cri ? C'est la bête sauvage qu'on chasse. Vite, à bord, ou je suis perdu. *(Il sort, poursuivi par un ours.) Entre le berger.*

**LE BERGER.** Vous entendez ce tapage ? Qui d'autre, sinon ces cervelles brûlées de dix-neuf ou vingt-deux ans aurait l'idée de chasser par un temps pareil ? Ils ont fait fuir deux de mes meilleurs moutons, et je crois bien que le loup les trouvera avant moi. Tiens, tiens, qu'est-ce que c'est que cela ? Un morveux ? Un tout petit morveux ? Un gamin ou une fille, je me demande. Jolie, rudement jolie, la petite. Je vais la prendre, elle me fait pitié. Il faudrait que mon fils arrive ; il m'appelaient à l'instant. Ohé ! Ohé !  
*Entre le clown.*

**LE CLOWN.** – Ohé ! Ohé !

**LE BERGER.** – Tiens, tu étais si près. Est-ce que tu veux voir une chose dont tu pourras parler, même quand tu seras mort et pourri ? Viens par ici. Mais qu'est-ce qui t'arrive, mon vieux ?

**LE CLOWN.** – C'est que j'ai vu des choses, sur terre et sur mer... D'ailleurs, je ne devrais pas dire la mer, car il n'y a plus de différence avec le ciel, entre l'un et l'autre on ne pourrait pas glisser une aiguille.

**LE BERGER.** – Qu'est-ce que tu veux dire, mon garçon ? explique-toi.

**LE CLOWN.** – Tu aurais dû voir comme elle est furieuse, comme elle enrage, comme elle se cogne au rivage. Mais ça, ce n'est pas le pire. Car il y a le cri de ces pauvres âmes. Parfois, je les voyais, et puis ils disparaissaient ; parfois le bateau transperce la lune avec son grand mât, et puis il est avalé par les tourbillons. Et ce qui se passait sur terre... l'ours qui arrache l'épaule de l'homme, l'homme qui m'appelle à l'aide, qui me dit : je m'appelle Antigonus, je suis noble. Pour en finir avec le bateau, il faut voir comment la mer l'a avalé, comment ces pauvres âmes criaient, comment ce gentilhomme criait, et comment l'ours se moquait de lui. Tous deux faisaient plus de bruit que la mer et la tempête.

**LE BERGER.** – Mon dieu, mais quand cela s'est-il passé ?

**LE CLOWN.** – À l'instant, à l'instant. Je n'ai pas cligné de l'œil depuis que j'ai vu cela ; et l'ours n'a pas encore fini de dîner de son gentilhomme ; il doit en être à la moitié.

**LE BERGER.** – Si j'avais été là, j'aurais aidé ce pauvre vieux.

**LE CLOWN.** – J'aurais voulu te voir près du bateau, pour le sauver. Ta charité aurait perdu pied.

**LE BERGER.** – Tristes choses, tristes choses. Mais regarde donc ce qui est là, mon garçon, et console-toi. Toi, tu as croisé ce qui meurt, et moi j'ai croisé ce qui vient de naître. Regarde donc cela ; ça, c'est une robe de baptême pour un enfant de chevalier. Ouvre cela, regarde ce qui est là-dedans. On m'a dit que je serai riche par le hasard, c'est le hasard qui nous a amené cela. Qu'est-ce que tu attends pour ouvrir ? Qu'est-ce qu'il y a dedans, mon garçon ?

**LE CLOWN.** – Te voilà riche, vieil homme. Si les péchés de ta jeunesse te sont pardonnés, tu vas pouvoir vivre à l'aise. De l'or, rien que de l'or.

**LE BERGER.** – C'est l'or du destin, mon gars, la preuve est faite. Emporte ça et ferme ta gueule. À la maison, et par le plus court chemin. On a eu de la chance, et, si on veut la garder, mon garçon, motus. Mes moutons peuvent bien filer. Viens, mon bon gars ; par le plus court chemin, à la maison !

**LE CLOWN.** – Vas-y donc déjà avec ce que tu as trouvé. Moi, je vais voir si l'ours a fini son dîner, et s'il en a laissé un petit bout, je l'enterrerai.

**LE BERGER.** – Ça, c'est une bonne action. Si tu arrives à découvrir, dans ce qui reste, qui c'était, viens me chercher, je veux le voir.

**LE CLOWN.** – D'accord, d'accord. Et tu m'aideras à l'enterrer.

**LE BERGER.** – Voilà une bonne journée, mon garçon, et on en tirera bien du profit.

*Ils sortent.*

## ACTE IV

**LE TEMPS.** – Moi qui plais à certains, qui éprouve tout le monde, il est temps, au nom du Temps, d'user de mes ailes. N'en faites pas un crime, si je glisse par-dessus seize années et laisse inexplorés les événements de ce vaste intervalle, puisqu'il est en mon pouvoir de transgresser la loi. Si votre patience le permet, je retourne mon sablier et je fais faire un grand saut à ma pièce, comme si vous aviez dormi entre-temps. Quittant Léontés, honteux de sa folle jalousie, imaginez-moi, chers spectateurs, dans la belle Bohême ; souvenez-vous que j'ai mentionné un fils de roi, dont je vous révèle le nom : Florizel. Et très vite je vous parle de Perdita, aujourd'hui grandie en grâce d'une manière admirable. Ce qui va arriver, je ne le prédis pas. Laissez le Temps l'annoncer au fur et à mesure des événements. La fille d'un berger, ce qui va lui arriver, voilà le sujet du Temps.

## SCÈNE 1

*Le rideau s'ouvre sur Polixènes et Camillo face, en Bohême.*

**POLIXÈNES.** – Arrête, Camillo, tu m'ennuies. Je n'aime pas te refuser quelque chose, mais, si je t'accordais cela, ce serait ta mort.

**CAMILLO.** – Depuis quinze ans je n'ai pas revu mon pays. Mais je désire que mes os reposent là-bas. Et puis le roi Léontés, mon maître, repentant, me réclame.

**POLIXÈNES.** – Est-ce que tu m'aimes, Camillo ? Tu t'es occupé de mes affaires comme personne n'aurait pu le faire. À présent, il faut que tu restes et que tu les mènes à leur terme toi-même. Quant à la Sicile, ce pays maudit, je ne veux pas que tu m'en parles. Rien que son nom me fait souffrir à cause de ce roi, mon frère, que tu dis repentant aujourd'hui. Mais moi, je ne peux pas oublier la perte de la reine, ni celle de ses enfants, et aujourd'hui encore j'en souffre. À propos, quand as-tu vu mon enfant, le prince Florizel ?

**CAMILLO.** – Je ne l'ai pas vu depuis trois jours, monseigneur. Je n'ai aucune idée de ce à quoi il passe son temps.

**POLIXÈNES.** – J'ai chargé quelques-uns de mes espions de surveiller ses absences. Ils m'ont raconté qu'il est tout le temps dans la maison d'une espèce de berger, dont ses voisins disent qu'il est devenu inexplicablement riche.

**CAMILLO.** – J'en ai entendu parler, monseigneur. Il a une fille, paraît-il, tout à fait extraordinaire.

**POLIXÈNES.** – Ils m'ont rapporté cela aussi. Accompagne-moi, là-bas. Nous cacherons qui nous sommes, et on posera quelques questions à ce berger.

**CAMILLO.** – D'accord. Je vous obéis.

**POLIXÈNES.** – Mon bon Camillo ! Préparons-nous.

*Ils sortent J*

## SCÈNE 2

*Une route près de la maison du berger. Entre Autolycus C face*

**AUTOLYCUS.** (*chanté*)

Quand l'asphodèle commence à germer.

Ô gai ! la fillette au val

Descends avec la douce saison :

Alors le sang rouge empourpre le pâle sein de l'hiver.

Le linge blanchit sur les haies.

Ô gai ! comme les oiseaux chantent !

Ils aiguissent mes dents voraces ;

Pour moi un quart d'aile est un plat de roi.

L'alouette qui chante tirelire,

Ô gai ! ô gai ! la grive et le geai

Font un orchestre pour moi et mes cousines.

Quand nous nous trémoussons dans le foin.

Quand je servais le prince Florizel, je portais du velours à trois poils. Maintenant, me voilà au chômage et mes revenus proviennent de petits vols. Le gibet et le fouet sont trop à la mode, sur la grande route, et être battu ou pendu, ça fiche la trouille. Quant à la vie future, j'aime mieux dormir que d'y penser.

Mais irai-je m'affliger de ça, ma chère ?

La pâle lune brille la nuit ;

Et quand j'erre à l'aventure,

Je suis sûr de ne pas me tromper de route.

Si les chaudronniers peuvent vivre

Et se faire un sac en peau de truie.

Je puis bien trouver aussi mon compte,

Quitte à le régler dans les ceps.

*(Entre le clown J FACE)*

Un pigeon, un pigeon !

**LE CLOWN.** – Voyons : onze moutons égalent quatorze kilos de laine, quatorze kilos de laine égalent une livre et quelques shillings, donc quinze cents toisons, cela fait... cela fait...

**AUTOLYCUS.** – (*à part*) Si le piège tient bon, le pigeon est à moi.

**LE CLOWN.** – Voyons, qu'est-ce que je dois acheter pour notre fête de la tonte ? Trois livres de sucre, cinq livres de raisin sec, du riz. Qu'est-ce que ma sœur veut faire avec du riz ? Enfin : mon père lui a donné la direction de cette fête, elle remplit son rôle.

**AUTOLYCUS.** – (*gémissant à terre*) Pourquoi, mais pourquoi suis-je né ?

**LE CLOWN.** – Mon dieu !

**AUTOLYCUS.** – Au secours, au secours ! Arrachez-moi ces guenilles, et puis qu'on me tue, je veux la mort !

**LE CLOWN.** – Hélas, pauvre âme ! Il vaudrait mieux qu'on te donne d'autres guenilles, plutôt que de t'ôter celles-ci.

**AUTOLYCUS.** – Je souffre plus, monsieur, de ces habits dégoûtants que des coups que j'ai reçus ; et pourtant, j'en ai reçu des sacrés.

**LE CLOWN.** – (*au public*) Pauvre homme, hélas !

**AUTOLYCUS.** – J'ai été volé et battu, monsieur ; mon argent, mes vêtements, tout m'a été volé, et ces choses dégoûtantes mises sur moi.

**LE CLOWN.** – Par qui ? Cavalier ou piéton ?

**AUTOLYCUS.** – Piéton, mon bon monsieur, piéton.

**LE CLOWN.** – Effectivement, ça devait être un piéton, vu les fringues qu'il t'a laissées. Donne ta main, je vais t'aider ; allons, donne ta main. (*Il l'aide*)

**AUTOLYCUS.** – Doucement, monsieur, doucement.

**LE CLOWN.** – Pauvre, pauvre âme.

**AUTOLYCUS.** – Doucement, monsieur, doucement. J'ai bien peur, monsieur, que mon épaule ne soit démise.

**LE CLOWN.** – Et maintenant, tu peux tenir debout ?

**AUTOLYCUS.** – Doucement, cher monsieur, doucement. (*Il pioche dans la poche du clown*) Vous m'avez rendu un charitable service.

**LE CLOWN.** – Tu as besoin d'argent ? J'en ai un peu.

**AUTOLYCUS.** – (*tient la main du clown*) Pas question, je vous en prie. J'ai un parent à moins de trois quarts de mile, et j'allais justement chez lui. J'aurai tout ce dont j'ai besoin là-bas ; alors, ne me proposez pas d'argent, je vous en supplie.

**LE CLOWN.** – Et maintenant, comment ça va ?

**AUTOLYCUS.** – Beaucoup mieux que tout à l'heure. Je peux tenir debout. Je vais vous quitter et, tranquillement, aller chez mon parent.

**LE CLOWN.** – Voulez-vous que je vous accompagne un bout ?

**AUTOLYCUS.** – Non, mon doux monsieur.

**LE CLOWN.** – Alors adieu. Je dois acheter des épices pour notre fête. (*Il sort J face*)

**AUTOLYCUS.** – Bonne chance.

(*Au public*) Ta bourse n'est plus assez chaude pour acheter tes épices. Moi aussi, je serai à ta fête. Et si je n'arrive pas à ce que ce premier coup n'en accouche d'un deuxième, si je n'arrive pas à ce que ce soit les tondeurs qui soient tondus, eh bien, qu'on me raye des listes, et qu'on grave mon nom sur le Livre de la vertu.



### SCÈNE 3

*Une prairie devant la maison du berger. (Entrent Florizel et Perdita C en riant et jouant)*

**FLORIZEL.** – Ces vêtements vous rendent étrangement vivante ; non plus bergère, mais déesse du début d'avril.

**PERDITA.** – Je ne vous gronderai pas, mon gracieux seigneur, de vos excès. Mais vous avez obscurci, par des vêtements de pâtre, votre noble personne, et moi, pauvre fille du peuple, me voilà vêtue comme une déesse.

**FLORIZEL.** – Je bénis le moment où mon faucon s'est égaré au-dessus du champ de ton père.

**PERDITA.** – Puissiez-vous avoir raison ! Mais moi, je suis effrayée par la distance qu'il y a entre nous. Je tremble à l'idée que votre père, par hasard ne passe par ici.

**FLORIZEL.** – Si tu veux avoir des pressentiments, qu'ils soient bons.

**PERDITA.** – Mais votre résolution, monseigneur, ne pourra pas tenir lorsqu'elle s'opposera au pouvoir de votre père. Il restera alors deux solutions : ou bien vous renoncerez à votre projet, ou je renoncerai à la vie.

**FLORIZEL.** – Très chère Perdita, n'assombris pas le plaisir de cette fête. Je serai à toi, ma belle, ou je ne suis plus son fils. Voici les invités. Soigne ton apparence, comme si c'était le jour de nos noces, qui auront bien lieu, on l'a juré.

**PERDITA.** – Ô chance, ne m'abandonne pas !

## SCÈNE 4

*Entrent le berger et le clown C, Polixènes et Camillo J.*

**FLORIZEL.** – Tes invités approchent ; accueille-les joyeusement, et que le plaisir nous fasse rougir.

**LE BERGER.** – Tu devrais avoir honte, ma fille. Quand ma vieille femme vivait encore, elle accueillait tout le monde, elle servait tout le monde, elle était à la fois maîtresse et servante. Elle était là, et puis ici et maintenant au milieu. Toi, tu restes dans ton coin comme si tu étais invitée et non hôtesse ; je te prie d'aller accueillir ces amis que nous ne connaissons pas, mais dont nous allons faire la connaissance. Allons, cesse de rougir, et montre-toi comme la maîtresse de la fête.

*Tous avancent vers la face*

**PERDITA.**– (*à Polixènes*) Monsieur, bienvenue.  
(*à Camillo*) À vous aussi, monsieur, bienvenue.

**CAMILLO.** – Si je faisais partie de votre troupeau, j'arrêteraï de paître et je vivrais à vous regarder.

**POLIXÈNES.** – C'est la plus jolie fille de cul-terreux qui ait jamais couru dans les prés.

**CAMILLO.** – Dès qu'il lui parle, elle rougit.

**POLIXÈNES.** – Dis-moi, brave paysan : quel est cet élégant berger qui danse avec ta fille ?

**LE BERGER.** – Il s'appelle Doriclès, il prétend avoir un beau pâturage. Je n'ai que son témoignage, mais je le crois, il a l'air sincère ; il prétend qu'il aime ma fille, et ça aussi je le crois. Francement, je ne saurais pas dire, à un demi-baiser près, qui aime le plus l'autre.

**POLIXÈNES.** – Elle danse très bien.

**LE BERGER.** – Elle fait tout très bien. Je sais, je ne devrais pas dire des choses comme cela ; mais si le jeune Doriclès se décide pour elle, la dot qu'elle lui apportera, il n'en rêve même pas.

*Entre un serviteur J*

**LE SERVITEUR.** – (*au berger*) Maître, si vous aviez entendu ce colporteur à la porte. Les oreilles de tout le monde s'agrandissent pour l'écouter.

**LE CLOWN.** Est-ce que sa marchandise est en bon état ?

**LE SERVITEUR.** – Il a des rubans de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Des galons, des jarretières, de la batiste.

**LE CLOWN.** – Fais-le entrer, s'il te plaît.

*Le serviteur sort J.*

**LE CLOWN.** – Vous savez, ma sœur, les colporteurs en ont plus à leur disposition que vous ne l'imaginez.

**PERDITA.** – Eh bien, mon frère, je ne veux pas le savoir.

*Entre Autolycus J*

**AUTOLYCUS.** –

Linon aussi blanc que la neige,  
Crêpe aussi noir que le fut jamais corbeau,  
Gants parfumés comme des roses de Damas,  
Masques pour visage et pour nez,  
Bracelets de jais, colliers d'ambre,  
Parfums pour chambre de dame,  
Coiffes et gorgerettes d'or,  
Que mes gars peuvent donner à leurs belles ;  
Épingles, et fers à papillotes,  
Tout ce qu'il faut aux filles des pieds à la tête !  
Venez, achetez-moi, venez : venez acheter, venez !  
Achetez, damoiseaux, ou ces demoiselles vont pleurer.  
Allons, achetez.

**LE CLOWN.** – Si je n'étais pas en amour, tu ne me prendrais pas un sou ; mais, asservi comme je le suis, autant asservir en même temps quelques rubans et quelques gants.

*Autolycus et le clown sortent J*

**POLIXÈNES.** – (*À Camillo à part*) Est-ce qu'on ne va pas trop loin ? Il est temps de les séparer. (*À Florizel*) Eh bien, joli berger, votre cœur semble distrait de la fête par je ne sais quoi. Quand j'étais jeune, et que je flirtais comme vous, j'adorais l'accabler de petites choses, j'aurais mis à sac le trésor soyeux de ce colporteur et je l'aurais déversé à ses pieds.-

**FLORIZEL.** – Vieil homme, je sais bien qu'elle ne s'intéresse pas à ces sottises ; les cadeaux qu'elle attend de moi, ils sont enfermés, au secret, dans mon cœur ; ils sont déjà à elle, mais je ne les lui ai pas encore donnés. (*À Perdita*) Ecoute comme je livre mon âme devant ce vieil homme qui, semble-t-il, a été un jour amoureux.

**POLIXÈNES.** – Pardon, je vous ai interrompu ; continuez donc, je veux entendre cette déclaration.

**FLORIZEL.** – D'accord, et vous serez notre témoin.

**POLIXÈNES.** – Mon compagnon aussi ?

**FLORIZEL.** – Lui aussi, et d'autres que lui, (*au public*) tous les hommes, le ciel, la terre, tous qu'ils soient témoins que si j'étais digne de porter la couronne impériale, tout cela me serait indifférent sans son amour.

**POLIXÈNES.** – Joli cadeau.

**CAMILLO.** – Preuve d'une belle affection.

**LE BERGER.** – Mais vous, ma fille ? Est-ce que vous lui en direz autant ?

**PERDITA.** – Je ne sais pas parler si bien. Mais j'évalue la pureté de ses sentiments à la mesure des miens.

**LE BERGER.** – Marché conclu, donnez-vous la main. Amis inconnus, vous êtes témoins : je lui donne ma fille avec une dot égale à la sienne.

**FLORIZEL.** – Il me suffit de la vertu de votre fille. Lorsqu'une certaine personne sera morte, je serai plus riche que vous ne pouvez l'imaginer. Bon, engageons-nous devant ces témoins.

**LE BERGER.** – Donne-moi ta main ; et toi, ma fille, la tienne.

**POLIXÈNES.** – Doucement, berger, doucement, je te prie. (*À Florizel*) Tu as bien un père ?

**FLORIZEL.** – J'en ai un. Mais qu'est-ce qu'il a à voir là-dedans ?

**POLIXÈNES.** – Est-ce qu'il est au courant de toute cette affaire ?

**FLORIZEL.** – Non, et il ne le sera jamais.

**POLIXÈNES.** – Il me semble pourtant qu'un père, au mariage de son fils, est un invité prioritaire. Laissez-moi vous poser encore une question : votre père est-il devenu incapable de s'occuper de choses sérieuses ? Est-il devenu idiot avec l'âge ?

**FLORIZEL.** – Non, monsieur ; il est en pleine forme.

**POLIXÈNES.** – Par ma barbe blanche, le cadeau que vous lui faites est le pire et le plus indigne d'un fils. Il est raisonnable qu'un fils choisisse son épouse ; mais il est encore plus raisonnable que le père soit consulté dans cette affaire, lui dont le seul plaisir est une digne postérité.

**FLORIZEL.** – Je suis d'accord ; mais je n'ai pas l'intention de mettre mon père au courant.

**POLIXÈNES.** – Faites-le, je vous en prie.

**FLORIZEL.** – Il n'en est pas question.

**POLIXÈNES.** – Je vous en supplie, dites-le-lui.

**FLORIZEL.** – Non, impossible.

**LE BERGER.** – Fais-le, mon fils. Il ne t'en voudra pas quand il saura qui tu as choisi.

**FLORIZEL.** – Non, il n'en est pas question. Occupons-nous plutôt de ce contrat.

**POLIXÈNES.** – (*se découvrant*). Votre contrat de divorce, non, je n'ose plus vous appeler mon fils. (*tous reculent de surprise*)

(*À Perdita, la rudoyant*) Joli petit morceau d'excellente sorcière, toi, tu devais savoir, évidemment, à quel royal idiot tu avais à faire.

**LE BERGER.** – Oh, mon cœur !

**POLIXÈNES.** – (*à Perdita, l'emmenant vers la face*) J'écorcherai ta beauté avec des ronces, je te rendrai plus laide que ton état. (*à Florizel, l'emmenant vers la face*) Et vous, joli cœur, si j'apprenais que vous regrettez cette poupée, je vous déshériterai. Souvenez-vous bien de ce que je vous dis, et suivez-nous à la cour. (*au berger, l'emmenant vers la face*) Quant à toi, paysan, nous te faisons grâce du coup mortel que nous avons l'intention de te porter. Et toi, ensorceleuse, tu mérites bien un berger. (*Il sort C*)

**PERDITA.** – Tout est perdu. Mais il ne me fait pas peur. J'ai failli lui dire, tranquillement, que le même soleil brille sur sa cour et sur notre chaumière. Partez, monsieur, je vous en prie. Je vous avais prévenu que cela se passerait comme cela. Occupez-vous de votre rang. Je ne vais pas jouer à la reine une minute de plus. Je vais traire mes brebis, et pleurer.

**CAMILLO.** – Eh bien, vieillard, parle, maintenant, avant de mourir.

**LE BERGER.** – Impossible de parler, ni de penser, ni même d'oser savoir ce que je sais. (*A Florizel*) Vous avez perdu un homme de quatre-vingt-trois ans, monsieur, un homme qui pensait occuper tranquillement son tombeau ; oui, je pensais mourir sur le lit où mon père est mort, me coucher tout près de ses os. Maintenant, c'est un bourreau qui me mettra dans la terre. (*A Perdita*) Maudite, misérable ! Tu le savais, qu'il était prince, et tu as osé te promettre à lui ! Perdu, perdu. Si je pouvais mourir tout de suite, j'aurais au moins vécu pour mourir selon mon désir.  
(*Il sort*.)

**FLORIZEL.** – (*A Perdita*) Pourquoi tu me regardes comme cela ? Je suis triste, mais pas effrayé. Ce que j'étais, je le suis toujours.

**CAMILLO.** – Vous connaissez le caractère de votre père. Pour l'instant, je crois qu'il ne supporterait pas votre vue. Alors, ne vous présentez pas à lui tant que sa colère n'est pas apaisée.

**FLORIZEL.** – Je n'en ai pas l'intention. Tu es Camillo, n'est-ce pas ?

**CAMILLO.** – C'est moi, monseigneur.

**PERDITA.** – Combien de fois vous ai-je dit que cela finirait ainsi ? Combien de fois vous ai-je dit que ma dignité ne durerait que tant qu'elle serait secrète ?

**FLORIZEL.** – Elle ne pourrait être perdue que si je violais mon serment. Non, père, tu ne peux pas me déshériter ; je suis l'héritier de mon amour.

**CAMILLO.** – Écoutez un conseil.

**FLORIZEL.** – J'écoute, mais celui de ma passion. Si ma raison veut bien lui obéir, je serai raisonnable ; si elle ne veut pas, mes sens, que la folie satisfait plus, lui souhaitent la bienvenue.

**CAMILLO.** – C'est du désespoir, monseigneur.

**FLORIZEL.** – Appelle cela comme ça. Moi, je préfère y voir de l'honnêteté, car il me fait respecter mon serment. Camillo laisse-moi, moi et le hasard, décider de mon avenir. Il faut que tu saches bien ceci, et que tu le lui répètes. Par chance, j'ai un bateau ancré tout près d'ici. Quel chemin j'ai l'intention de prendre, cela ne te regarde pas et je n'ai pas l'intention de te le dire.

**CAMILLO.** – Je voudrais que votre esprit soit plus ouvert aux conseils pour être plus armé pour ce qui vous attend.

**FLORIZEL.** – Perdita, j'ai à te parler. Je suis à toi tout de suite, Camillo. (*Florizel et Perdita s'éloignent lointain*.)

**CAMILLO.** – (*au public*) Il a l'air résolu à la fuite. Je serais bien content si son départ peut me servir à moi aussi, le sauver du danger, lui prouver mon dévouement, et revoir ma chère Sicile et ce pauvre roi, que j'ai tant envie de retrouver.

**FLORIZEL.** – À présent, Camillo, je te quitte sans cérémonie, car j'ai beaucoup à faire avec cette histoire.

**CAMILLO.** – Je pense que vous avez entendu parler des pauvres services que, par amour, j'ai rendus à votre père.

**FLORIZEL.** Vous l'avez servi tout à fait noblement. Mon père chante toujours vos louanges, et il s'est bien occupé à vous récompenser comme il se doit.

**CAMILLO.** – Puisqu'il vous plaît de penser que j'aime le roi et, à travers lui, ce qui lui est le plus proche, c'est-à-dire vous-même, écoutez mon avis (*les emmène à la face*) je vais vous indiquer le lieu où vous recevrez un accueil digne de votre rang, et où vous pourrez jouir de votre maîtresse. Épousez-la. En votre absence je calmerai la colère de votre père, et je l'amènerai à donner son approbation.

**FLORIZEL.** – Comment un tel miracle peut-il être fait, Camillo ?

**CAMILLO.** – Avez-vous une idée du lieu où vous allez vous rendre ?

**FLORIZEL.** – Pas encore. Mais, puisque le hasard imprévisible est à l'origine de cette aventure, eh bien, demeurons esclaves du hasard.

**CAMILLO.** – Alors, écoutez-moi. Si vous êtes décidé à vous enfuir, allez donc en Sicile. Une fois là-bas, vous, et cette princesse présentez-vous devant Léontés. Je suis certain qu'il vous ouvrira grands ses bras et vous accueillera en pleurant.

**FLORIZEL.** – Noble Camillo, quelle raison vais-je lui donner de ma visite ?

**CAMILLO.** – Prétendez que vous êtes envoyé par votre père pour le saluer. Je vais vous écrire ce que vous devez lui dire soi-disant de la part de votre père. Ainsi, il ne doutera pas que vous avez toute la confiance de votre père.

**FLORIZEL.** – Merci. L'idée n'est pas mauvaise.

**CAMILLO.** – En tous les cas, elle est plus maligne que de s'abandonner à des rivages inconnus.

**PERDITA.** – Cela est vrai à moitié ; car, si le malheur altère l'apparence de l'amour, il ne peut pas en atteindre le cœur.

**CAMILLO.** – Tiens donc ? Vous pensez cela ? Il faudra du temps avant que naisse par ici une autre fille comme vous.

**FLORIZEL.** – Elle est loin de nous par la naissance, Camillo, mais par l'éducation elle est noble.

**CAMILLO.** – Il n'y a même pas à regretter qu'elle soit sans instruction ; elle pourrait en apprendre à plus d'un enseignant.

**PERDITA.** – Je rougis, monsieur, merci, je vous demande pardon.

**FLORIZEL.** – Perdita, ma jolie ! Quelles épines nous entourent ! Camillo, protecteur de mon père et maintenant le mien, que va-t-on faire ? Nous ne sommes pas équipés comme un fils de Bohême ; comment se montrer à la cour de Sicile ?

**CAMILLO.** – N'ayez pas peur, vous savez que tous mes biens sont en Sicile : je prendrai soin de vous équiper royalement. Par exemple, monsieur, pour vous prouver qu'il ne vous manque rien... un mot... (*Ils s'éloignent tous les trois vers C*)

**AUTOLYCUS.** – (*est resté dans un coin J de la scène pour écouter, vient à face et parle au public*) – Ha ha ! l'honnêteté est une idiote, et la confiance, sa sœur, une imbécile. J'ai vendu toute ma camelote ; pas une fausse pierre, pas un ruban, miroir, broche, bracelets, rien ne me reste pour alimenter mon commerce. Ils se bousculaient pour être les premiers à acheter, comme si ma pacotille était bénie et garantissait la bénédiction à l'acheteur. Grâce à quoi j'ai pu repérer les bourses qui avaient la plus belle gueule, je les ai bien fixés dans ma mémoire, pour mon profit. Et si ce vieux n'était pas arrivé en râlant contre sa fille et contre le fils du roi, je n'aurais pas laissé une bourse en vie dans toute l'armée.

**FLORIZEL.** – Tout ce que vous dites me paraît bien arrangé.

**CAMILLO.** – Qui est cette personne ? Ne négligeons rien, il peut nous servir.

**AUTOLYCUS.** – (*au public*) S'ils m'ont entendu, je suis bon pour la corde.

**CAMILLO.** – Eh bien, mon brave ? N'aie pas peur, mon gars, personne ne te veut du mal.

**AUTOLYCUS.** – Je suis un pauvre type, monsieur.

**CAMILLO.** – Eh bien, continue de l'être ; personne ne va te voler ça. Mais pour ce qui est l'apparence de ta pauvreté, on va faire un échange. Déshabille-toi immédiatement et change tes habits avec ceux de monsieur. Bien que ce soit lui qui ait tout à perdre, tu as droit à une récompense.

**AUTOLYCUS.** – Je suis un pauvre type, monsieur. (*À part*) Je sais qui c'est.

**CAMILLO.** – Allons ; dépêche-toi. Monsieur est déjà à demi déshabillé.

**AUTOLYCUS.** – C'est donc si important, monsieur ? (*À part*) Je flaire de la manigance là-dedans.

**CAMILLO.** – Accélère, s'il te plaît. Déboucle, déboucle. (*À Perdita*) Heureuse maîtresse, il faut que vous déguisiez votre véritable apparence, pour que vous puissiez vous embarquer sans être reconnue .

**PERDITA.** – Je vois que dans cette pièce il y a un rôle pour moi.

**CAMILLO.** – Pas d'autre solution. C'est fini ?

**FLORIZEL.** – Si je croisais mon père maintenant, il ne me reconnaîtrait pas comme son fils.

**CAMILLO.** - (*À Autolycus*) Adieu, mon ami.

**AUTOLYCUS.** – Farewell, monsieur.

**FLORIZEL.** – On allait oublier, Perdita... Un mot, je vous prie. (*Ils s'éloignent C*)

**CAMILLO.** – (*au public*) Voilà ce que je vais faire : je vais informer le roi de leur évasion. Je compte bien alors l'entraîner à leur poursuite et, ainsi, je reverrai la Sicile. Je soupire de la revoir comme après une femme.

**FLORIZEL.** – Que la chance nous soutienne, Camillo. Nous voilà en route pour le rivage.

(*Florizel et Perdita sortent J*)

**CAMILLO.** – Le plus vite sera le mieux. (*Il sort C*)

**AUTOLYCUS.** – (*au public*) J'ai compris cette affaire, oui, bien compris. Avoir l'oreille ouverte, l'œil rapide, la main preste, c'est indispensable pour un coupe-bourse. Voici le temps venir où l'homme malhonnête prospérera. C'est sûr, cette année, les dieux sont de mèche avec nous. Le prince lui-même est en train de trafiquer quelque chose de louche, il déguerpit de chez son père, avec son boulet au talon. Si je ne craignais pas de faire une action honnête en le dénonçant au roi, je le ferais. Mais je crois plus malhonnête de le lui cacher ; ainsi, je suis fidèle à ma profession. (*se place en J face*)

*Entrent le clown et le berger C*

**LE CLOWN.** – Regarde dans quel état tu es maintenant ! Tu n'as plus d'autre solution que d'avouer au roi que cette enfant a été trouvée, et qu'elle n'est pas de ta chair ni de ton sang.

**LE BERGER.** – Oui, mais écoute-moi.

**LE CLOWN.** – Oui, mais écoute-moi.

**LE BERGER.** – Eh bien, vas-y.

**LE CLOWN.** – Elle n'est pas de ta chair et de ton sang, donc ta chair et ton sang ne doivent pas être punis par lui. Montre-lui ce que tu as trouvé auprès d'elle, ces choses mystérieuses.

**LE BERGER.** – Je dirai tout au roi, absolument tout, oui, et même les frasques de son fils ; car ce n'est pas un honnête homme, ni vis-à-vis de son père, ni vis-à-vis de moi, de vouloir me faire le beau-frère du roi.

**LE CLOWN.** – Effectivement, beau-frère ; tu n'aurais pas été moins que cela ; et alors, ton sang aurait valu je ne sais pas combien de plus le litre.

**AUTOLYCUS.** – (*à part*) Très bien pensé, guignols.

**LE BERGER.** – Eh bien, allons chez le roi. Ce qu'il y a dans ce paquet va lui faire se gratter la barbe.

**AUTOLYCUS.** – Voyons : quels problèmes cette démarche peut-elle causer à la fuite de mon maître ?

**LE CLOWN.** – Espérons qu'il sera au palais.

**AUTOLYCUS.** – Bien que je ne sois pas, par nature, honnête, il m'arrive de l'être par accident. (*Au berger*) Eh bien, paysans ? Où va-t-on comme cela ?

**LE BERGER.** – Au palais, ne vous en déplaie, votre honneur.

**AUTOLYCUS.** – Vous avez quelque chose à y faire ? Quoi ? Avec qui ? Le contenu de ce paquet ? Le lieu où vous habitez, vos noms, vos âges, situation de fortune, parenté, tout ce qu'il faut qu'on sache ; déclarez.

**LE BERGER.** – Nous sommes d'honnêtes gens, monsieur.

**AUTOLYCUS.** – Mensonge. Je ne veux pas entendre de mensonges : c'est tout juste bon pour les marchands qui nous en refilent assez souvent, à nous autres soldats.

**LE BERGER.** – Êtes-vous de la cour, monsieur, ne vous en déplaie ?

**AUTOLYCUS.** – Que cela me déplaie ou non, je suis de la cour. Je suis de la cour, des pieds à la tête. Je suis celui qui peut faire avancer ou retarder ton affaire. C'est pourquoi je t'ordonne de me dire ce dont il s'agit.

**LE BERGER.** – Mon affaire, monsieur, concerne le roi.

**AUTOLYCUS.** – Quel est ton avocat auprès de lui ?

**LE BERGER.** – Je ne sais pas, ne vous en déplaie.

**LE CLOWN.** – Avocat, c'est le mot de cour pour dire faisan. Dites que vous n'en avez pas.

**LE BERGER.** – Je n'en ai pas, monsieur ; ni faisan, ni coq, ni poule.

**AUTOLYCUS.** – (*s'éloigne d'eux et s'adresse au public*) Bienheureux ceux qui ne sont pas simples d'esprit. La nature aurait pu me faire comme eux, alors, ne les méprisons pas.

**LE CLOWN.** – Ça doit être un homme très important à la cour.



**LE BERGER.** – Son vêtement est riche, mais il ne le porte pas comme il faut.

**LE CLOWN.** – Il est d'autant plus noble qu'il est bizarre. C'est un grand homme, je le jurerais. Je le sais à cause qu'il se cure les dents.

**AUTOLYCUS.** – Eh bien, ce paquet ? qu'est-ce qu'il y a dans ce paquet ?

**LE BERGER.** – Il y a, monsieur, de tels secrets dans ce paquet que personne ne doit les connaître, sinon le roi. Et il les connaîtra bientôt si je peux arriver à lui parler.

**AUTOLYCUS.** – Vieillesse, tu perds ton temps.

**LE BERGER.** – Pourquoi cela, monsieur ?

**AUTOLYCUS.** – Parce que le roi n'est pas au palais. Il soigne sa mélancolie et il prend l'air à bord d'un nouveau bateau. Tu dois bien savoir que le roi est plein de chagrin.

**LE BERGER.** – Il paraît, monsieur ; à cause de son fils qui voulait épouser la fille d'un berger.

**AUTOLYCUS.** – Et si ce berger n'est pas encore arrêté, il ferait mieux de filer ; les malédictions qui seront sur lui, les tortures qu'il subira briseraient le dos d'un homme et le cœur d'un monstre.

**LE BERGER.** – Vous le croyez vraiment, monsieur ?

**AUTOLYCUS.** – Et pas seulement lui, non, il ne sera pas seul à souffrir tout ce que l'esprit peut inventer de terrible et la vengeance de cruel. C'est bien triste, mais nécessaire. Un vieux filou, siffleur de brebis, soigneur de béliers, prétendre pousser sa fille aux honneurs !

**LE CLOWN.** – Est-ce que le vieil homme a un fils, monsieur ? En avez-vous entendu parler, ne vous en déplaît, monsieur ?

**AUTOLYCUS.** – Mais pourquoi parler de ces gredins, de ces traîtres ? On ferait mieux de rire de leurs misères, étant donné la gravité de leur faute. (*se met entre eux deux*) Mais vous, vous semblez d'honnêtes hommes : dites-moi donc ce que vous voulez au roi. Si vous êtes corrects avec moi, je veux bien vous conduire là où il embarque, je vous présenterai à lui, et, même, je dirai quelques mots en votre faveur. S'il existe, en dehors du roi, un seul homme capable de faire aboutir votre requête, cet homme, c'est moi.

**LE CLOWN.** – On dirait un homme d'une grande influence.

**LE BERGER.** – Ne vous en déplaît, monsieur, occupez-vous de notre affaire à notre place. Voici l'or que j'ai ; je peux en avoir autant, et je vous laisse ce garçon en otage jusqu'à ce que je vous l'aie rapporté.

**AUTOLYCUS.** – Quand j'aurai fait ce que j'ai promis, donc ?

**LE BERGER.** – Oui, monsieur.

**AUTOLYCUS.** – Bien, donne-moi la moitié. (*Au clown*) Tu as quelque chose à voir dans cette affaire ?

**LE CLOWN.** – En quelque sorte oui, monsieur. Mais, bien que mon cas soit pitoyable, j'espère que je ne serai pas écorché vif.

**AUTOLYCUS.** – Ça, c'est réservé au fils du berger ; qu'on le pendre, cela fera un exemple (*s'éloigne*).

**LE CLOWN.** – Réconfortant, très reconfortant. Il faut que l'on parvienne jusqu'au roi et qu'on lui montre ces objets secrets. Il faut qu'il sache qu'elle n'est ni votre fille ni ma sœur ; sinon, on est cuits. (*A Autolycus*) Monsieur, quand l'affaire sera réglée, je vous donnerai autant que ce vieil homme, et d'ici là je serai votre otage, comme il vous l'a proposé.

**AUTOLYCUS.** – Je vous fais confiance. Allez droit à la plage, prenez à droite ; je vous rejoins tout de suite. J'ai d'abord un coup d'œil à donner par là.

**LE CLOWN.** – On est bénis avec cet homme.

**LE BERGER.** – Allons devant, comme il nous l'a dit. C'est une chance d'être tombé sur lui.

*Le berger et le clown sortent J*

**AUTOLYCUS.** – (*au public*) Même s'il me venait à l'esprit d'être honnête, je vois bien que le hasard ne l'accepterait pas. Je me retrouve avec une double occasion : de l'or, et le moyen de rendre service au prince mon maître. Je vais conduire ces deux taupes, ces deux aveugles, à son bord. Je vais les lui présenter, il peut y avoir du profit là-dedans.

## ACTE V

## SCÈNE 1

*En Sicile, salle du palais de Léontés. Une table et une chaise. Léontés est assis en bout de table, Cléomènes debout à sa gauche, Paulina debout à sa droite.*

**CLÉOMÈNES.** – Cela suffit, monseigneur : vous vous êtes repenti comme un saint, vous avez expié toutes vos fautes, et même davantage que vous n'en avez commis. À présent, oubliez vos fautes comme le ciel les a oubliées, et pardonnez-vous comme il vous pardonne.

**LÉONTÉS.** – Je me souviens encore trop d'elle et de ses vertus, comment oublier mes calomnies à leur égard ? Quand je pense au mal que je me suis fait à moi-même, un mal si grand que j'ai privé mon royaume de mon héritier, et détruit la compagne la plus douce !

**PAULINA.** – Vrai, trop vrai, monseigneur. Si vous épousiez les femmes du monde entier une à une, si de chaque femme vous preniez quelque chose de bon pour en faire une femme parfaite, celle que vous avez tuée serait toujours incomparable.

**LÉONTÉS.** – C'est vrai. Je l'ai tuée, je l'ai fait. Mais tu es cruelle de me le rappeler.

**CLÉOMÈNES.** – Ne le dites plus jamais, madame ; vous auriez pu trouver mille autres choses à dire : cela aurait mis du temps à profit, et fait davantage honneur à votre bonté.

**PAULINA.** – Vous aussi, vous voulez le voir se remarier. Aucune ne vaut la peine, comparée à celle qui n'est plus. Le divin Apollon l'a dit, et c'est la teneur de son oracle : le roi Léontés n'aura pas d'héritier tant que son enfant perdu n'aura pas été retrouvé. Est-ce donc que vous conseillez au roi de s'opposer au ciel et de contrecarrer sa volonté

**LÉONTÉS.** – Bonne Paulina, tu n'oublies pas Hermione, je le sais. Pourquoi n'ai-je pas écouté tes conseils ? Maintenant je pourrais regarder ma reine, et recueillir le trésor de ses lèvres.

**PAULINA.** – Vous l'auriez alors enrichie de ce qu'elles vous auraient accordé.

**LÉONTÉS.** – C'est vrai ; il n'existe pas de pareille épouse, donc, pas d'épouse. Ne crains pas une autre femme, Paulina, je n'en aurai pas d'autre.

**PAULINA.** – Jurez-vous de ne pas vous remarier sans mon consentement ?

**LÉONTÉS.** – Jamais, Paulina, je le jure sur mon âme.

**PAULINA.** – Vous êtes témoins de ce serment.

**CLÉOMÈNES.** – Madame, vous abusez.

**PAULINA.** – À moins que le portrait exact d'Hermione ne se présente à ses yeux.

**CLÉOMÈNES.** – Je vous en prie, madame.

**PAULINA.** – J'ai fini. Pourtant, si monseigneur veut absolument se marier... si vous le voulez vraiment, sire, laissez-moi m'occuper de vous choisir une reine. Elle ne sera pas aussi jeune que la première, mais si semblable à elle que le fantôme de votre première reine se réjouira de la voir dans vos bras.

**LÉONTÉS.** – Ma fidèle Paulina, je me marierai que si tu me l'ordonnes.

**PAULINA.** – Ce sera quand votre première reine ressuscitera, jamais avant.

*(Entre un gentilhomme C)*

**LE GENTILHOMME.** – Quelqu'un, qui prétend être le prince Florizel, fils de Polixènes, accompagné de la plus belle princesse que j'aie jamais vue, sollicite l'accès en votre présence.

**LÉONTÉS.** – Que se passe-t-il ? Cela n'est pas conforme au rang de son père. Une telle arrivée, sans protocole et si brutale, nous fait penser que ce n'est pas une visite officielle, mais forcée par le besoin et l'accident. Quelle est sa suite ?

**LE GENTILHOMME.** – Très petite, et pas très brillante.

**LÉONTÉS.** – Une princesse, dites-vous ? Avec lui ?

**LE GENTILHOMME.** – Oui, et le plus incomparable morceau d'argile sur lequel le soleil ait jamais brillé.

**PAULINA.** – Ô Hermione, le présent prétend toujours être meilleur que le passé. Vous-même vous l'avez dit monsieur : qu'il n'y a jamais eu et qu'il n'y aurait jamais son égale. Vous dites à présent que vous avez vu mieux.

**LE GENTILHOMME.** – Pardonnez-moi, madame. Mais l'une, je l'ai pratiquement oubliée, tandis que l'autre, dès qu'elle aura conquis votre regard, aura conquis votre langue.

**LÉONTÉS.** – Cléomènes, amène-les que je les embrasse. (*Elle sort*) Je trouve pourtant étrange qu'il nous arrive, ainsi, à l'improviste.

**PAULINA.** – Si notre prince, la perle des enfants, avait connu cet instant...

**LÉONTÉS.** – S'il te plaît, cela suffit ; arrête. Tu sais bien que c'est une nouvelle mort, pour moi, à chaque fois qu'on en parle. Les voici. (*Cléomènes revient, avec Florizel, Perdita. Léontés se lève et se place devant la table*)

Votre mère a été fidèle au lit nuptial, prince, elle a fait une parfaite reproduction de votre père. Vous êtes le bienvenu, ainsi que votre princesse ; une vraie déesse.

**FLORIZEL.** – C'est sur son ordre que j'ai abordé en Sicile. De sa part je vous donne tous les saluts qu'un roi et ami peut envoyer à son frère.

**LÉONTÉS.** – (*au public*) O mon frère ! Tout le mal que je t'ai fait revit en moi. Soyez les bienvenus.

**LE SEIGNEUR.** – Noble sire, Bohême vous envoie ses saluts ; il demande que vous arrêtiez son fils qui, sans souci de sa dignité et de son devoir, a fui son père et son avenir, et cela, avec la fille d'un berger.

**LÉONTÉS.** – Où est Bohême ? Parle.

**LE SEIGNEUR.** – (*entre //*) Ici, dans votre ville ; je le quitte à l'instant. Il se rendait à votre cour à la poursuite de ce charmant couple, lorsqu'il a rencontré sur son chemin le père et le frère de cette prétendue dame, qui, tous deux, accompagnaient le prince dans sa fuite.

**FLORIZEL.** – Camillo m'a trahi ; lui dont l'honneur et l'honnêteté avaient résisté à tous les temps !

**LE SEIGNEUR.** – Allez donc l'accuser : il est avec le roi votre père.

**LÉONTÉS.** – Qui ? Camillo ?

**LE SEIGNEUR.** – Camillo, monseigneur ; je lui ai parlé. Il est en train d'interroger ces deux hommes. Je n'ai jamais vu des misérables trembler autant : ils se mettent à genoux, ils baisent la terre, ils se contredisent dès qu'ils ouvrent la bouche.

**PERDITA.** – (*à Léontés*) Mon pauvre père ! Le ciel nous a livrés aux espions, il refuse de nous voir mariés.

**LÉONTÉS.** – Vous n'êtes pas mariés ?

**FLORIZEL.** – Non, sire, et nous ne le serons sans doute jamais.

**LÉONTÉS.** – Est-elle, oui ou non, fille de roi ?

**FLORIZEL.** – Elle l'est, quand elle sera ma femme.

**LÉONTÉS.** – Étant donné la hâte de votre père, cela n'arrivera pas de sitôt.

**FLORIZEL.** – Lève les yeux, Perdita. Même si le destin est notre ennemi, il n'a pas le pouvoir de changer notre amour. Je vous en supplie, monseigneur, à votre prière, mon père accorderait tout.

**LÉONTÉS.** – Si c'est le cas, je lui demanderai pour vous cette princesse. D'accord, je vais voir votre père. Puisque votre honneur n'a pas été trahi par vos désirs, je suis leur ami et le vôtre.

*Ils sortent.*

## SCÈNE 2

*Devant le palais. Entrent Autolycus et un gentilhomme.*

**AUTOLYCUS.** – Vous étiez donc présent à ce récit ?

**LE GENTILHOMME.** – Je les ai vus ouvrir le paquet, j'ai entendu le vieux berger raconter comment il l'a trouvé. Mais ensuite, l'étonnement passé, on nous a fait sortir. J'ai seulement entendu dire par le berger qu'il avait trouvé l'enfant.

**AUTOLYCUS.** – J'aimerais savoir comment cette affaire s'est finie.

**LE GENTILHOMME.** – Je fais un récit décousu, mais j'ai été tellement stupéfait par la transformation du roi et de Camillo. Leur étonnement était de la passion, et, sans savoir ce qui se passait, nul n'aurait pu dire si c'était de la joie ou de la souffrance. *(Entre un deuxième gentilhomme C)* Voici un homme qui en sait certainement davantage. Quelles nouvelles, Rugero ?

**LE DEUXIÈME GENTILHOMME.** – L'oracle est accompli, la fille du roi est retrouvée. *(Entre un troisième gentilhomme J)* Mais voici l'intendant de madame Paulina, il vous en dira davantage. Où en est-on ? Le roi a-t-il vraiment retrouvé son héritière ? Toutes ces nouvelles ressemblent tellement à un vieux conte qu'on a du mal à les croire.

**LE TROISIÈME GENTILHOMME.** – Elles sont vraies, pourtant ; jamais la vérité n'a autant été confirmée par les preuves : le manteau de la reine Hermione, son bijou autour du cou. Et puis la noblesse de sa personne. Avez-vous vu la rencontre entre les deux rois ?

**LE DEUXIÈME GENTILHOMME.** – Non.

**LE TROISIÈME GENTILHOMME.** – Alors, vous avez raté l'essentiel. Notre roi, devenu fou d'avoir retrouvé sa fille, demande pardon à Bohême, il étouffe son gendre et sa fille de baisers. Puis il remercie le berger qui se tient là.

**LE DEUXIÈME GENTILHOMME.** – Et qu'est-il advenu d'Antigonus, celui qui avait emporté l'enfant ?

**LE TROISIÈME GENTILHOMME.** – Il a été dévoré par un ours. C'est le fils du berger qui l'affirme.

**LE DEUXIÈME GENTILHOMME.** – Et son bateau ? Et sa suite ?

**LE GENTILHOMME.** – Naufragés, au moment même de la mort de leur maître. Ainsi, tout ce qui a aidé à l'abandon de l'enfant fut perdu.

**LE DEUXIÈME GENTILHOMME.** – Un tel spectacle, joué par des rois, aurait mérité un public de rois.

**LE TROISIÈME GENTILHOMME.** – Un moment qui m'a beaucoup plu, ce fut lors du récit de la mort de la reine. Le roi, courageusement, confessa tout dans le détail,

**LE GENTILHOMME.** – Sont-ils retournés à la cour ?

**LE TROISIÈME GENTILHOMME.** – Non. La princesse a entendu parler de la statue de sa mère qui se trouve sous la garde de Paulina.. C'est une Hermione si semblable à Hermione qu'il paraît qu'on a envie de lui parler et d'attendre la réponse. Ils y sont allés et ils ont l'intention d'y souper.

**LE DEUXIÈME GENTILHOMME.** – Il me semblait bien qu'elle manigançait quelque chose, car, depuis la mort d'Hermione, elle allait deux ou trois fois par jour, toute seule, dans sa maison écartée. On y va, pour nous joindre à la fête ?

**LE GENTILHOMME.** – Nous avons le privilège d'y être admis ; qui n'irait pas ? Notre présence nous permettra d'en savoir plus. Allons. (*Ils sortent C*)

**AUTOLYCUS.** – S'il n'y avait pas ces taches dans mon existence passée, les faveurs me pleuvraient sur la tête. C'est moi qui ai conduit le vieux et son fils sur le navire du prince ; c'est moi qui lui ai dit que je l'avais entendu parler d'un paquet et de je ne sais quoi encore. Mais, à ce moment-là, il ne s'occupait que de la fille du berger. Si ça avait été moi qui avait découvert le secret, étant donné mes méfaits passés, personne ne m'aurait cru. (*Entrent le berger et le clown J*) Voici venir, dans l'éblouissement de leur fortune, ceux à qui j'ai fait du bien malgré ma volonté.

**LE BERGER.** – Allons, mon gars ; je n'ai plus l'âge d'avoir des enfants, mais les tiens naîtront gentilhommes.

**LE CLOWN.** – (*à Autolycus*) Ravi de vous rencontrer, monsieur. L'autre jour, vous avez refusé de vous battre avec moi parce que je n'étais pas gentilhomme de naissance. Vous voyez mon habit ? Osez dire que vous ne le voyez pas, et que je ne suis pas gentilhomme de naissance !

**AUTOLYCUS.** – Je vois que vous êtes, monsieur, maintenant, gentilhomme de naissance.

**LE CLOWN.** – Oui, je l'ai été tout le temps, depuis quatre heures.

**LE BERGER.** – Et moi aussi, mon gars. (*il sort C*)

**LE CLOWN.** – Toi aussi. Mais j'ai été gentilhomme de naissance avant mon père, parce que le fils du roi m'a pris la main et m'a appelé frère ; et puis les deux rois ont appelé mon père frère. Et alors le prince – mon frère – et la princesse – ma sœur – ont appelé mon père : père. Alors on a pleuré et c'étaient les premières larmes de gentilhomme que nous avons versées. Et nous avons encore assez de vie, pour en verser beaucoup plus.

**AUTOLYCUS.** – Je vous supplie humblement, monseigneur, de me pardonner toutes les fautes que j'ai commises et de faire un bon rapport sur moi au prince mon maître.

**LE CLOWN.** – Est-ce que tu vas racheter ta vie ?

**AUTOLYCUS.** – Oui, si c'est le désir de votre seigneurie.

**LE CLOWN.** – Je veux être bon, maintenant que je suis gentilhomme. Donne-moi ta main. Je jurerai au prince que tu es un type aussi honnête et loyal que n'importe qui en Bohême.

**AUTOLYCUS.** – Dites-le, mais ne le jurez pas.

**LE CLOWN.** – Ne pas jurer, maintenant que je suis gentilhomme ? Que les paysans et les fermiers disent ; moi, je jure. Écoutez : les rois et les princes, nos parents, partent voir le portrait de la reine. Viens avec nous ; nous serons tes bons maîtres.

*Ils sortent C.*



### SCÈNE 3

*Une chapelle dans la maison de Paulina. Tous y sont*

**LÉONTÉS.** – Ma bonne Paulina, j'ai reçu un grand réconfort de toi.

**PAULINA.** – Quand j'ai mal agi, monseigneur, c'était dans de bonnes intentions. Vous m'avez payé tous mes services. Mais que vous ayez condescendu, avec le roi votre frère, et ces fiancés héritiers de votre royaume, à visiter ma pauvre demeure, cela, c'est une faveur que ma vie ne suffira pas à reconnaître.

**LÉONTÉS.** – Cette faveur ne fait que vous déranger, Paulina. Mais nous sommes venus pour voir la statue de la reine.

**PAULINA.** – C'est ici. Préparez-vous à voir la vie imitée avec autant de naturel que le sommeil imite la mort. Et maintenant, voici. *(Paulina tire un rideau et découvre Hermione en statue)* Parlez. J'aime votre silence, marque de votre étonnement. Parlez donc, mon suzerain, vous êtes le premier, ici.

**LÉONTÉS.** – Accuse-moi, chère pierre, que je puisse être sûr que tu es Hermione. Mais Hermione, Paulina, n'était pourtant pas si ridée ni si âgée qu'elle paraît là.

**POLIXÈNES.** – Oh non, et de loin.

**PAULINA.** – C'est tout le talent de notre sculpteur : il l'a vieillie de seize ans et l'a faite comme si elle vivait maintenant.

**LÉONTÉS.** – Comme elle aurait été, pour mon plaisir ; mais aujourd'hui, cela ne fait que me blesser le cœur.

**PERDITA.** – Laissez-moi me mettre à ses genoux et lui demander sa bénédiction. Madame, chère reine, donnez-moi votre main à baiser.

**PAULINA.** – Patience, la statue vient d'être fixée, la peinture n'est pas sèche.

**CAMILLO.** – Votre chagrin, monseigneur, est excessif ; seize hivers ne l'ont pas refroidie, seize étés ne l'ont pas desséchée.

**POLIXÈNES.** – Moi qui suis cause de tout ceci, mon cher frère, laissez-moi retrancher de votre peine la part que j'y prends moi-même.

**PAULINA.** – Si j'avais pensé, monseigneur, que la vue de ma pauvre statue vous ferait cet effet, je ne vous l'aurais pas montrée.

**LÉONTÉS.** – Ne ferme pas le rideau.

**PAULINA.** – Je ne veux pas que vous la regardiez davantage : votre imagination vous ferait croire qu'elle bouge.

**LÉONTÉS.** – Laisse, laisse.

**PAULINA.** – Je vais tirer le rideau. Monseigneur est tellement troublé qu'à la fin il va penser qu'elle est vivante.

**LÉONTÉS.** – Que je vive avec cette pensée pendant vingt ans, Paulina.

**PAULINA.** – Je suis désolée, monseigneur, de vous avoir ainsi fait souffrir ; mais je pourrais encore le faire davantage.

**LÉONTÉS.** – Fais-le, Paulina. Cette souffrance a un goût plus doux qu'une affectueuse consolation. J'ai toujours l'impression qu'il vient d'elle un souffle. Quel sculpteur peut sculpter le souffle ? Je ne veux pas qu'on se moque de moi, mais je vais l'embrasser.

**PAULINA.** – Reprenez-vous, sire. Le rouge de ses lèvres est humide, vous l'abimerez si vous l'embrassez. Est-ce que je dois tirer le rideau ?

**LÉONTÉS.** – Non, pas avant longtemps.

**PERDITA.** – Et je resterai à la regarder aussi longtemps.

**PAULINA.** – Reprenez-vous, tous les deux. Quittez immédiatement cette chapelle. Ou alors, d'autres surprises vous attendent. Car je peux faire, en effet, bouger la statue ; elle descendra et vous prendra la main.

**LÉONTÉS.** – Tout ce que vous pourrez lui faire faire, je serais heureux de le voir ; si vous la faites parler, je serai heureux de l'entendre. Est-ce aussi facile de la faire parler que bouger ?

**PAULINA.** – Ayez la foi et restez immobile.

**LÉONTÉS.** – Allez-y ; aucun pied ne bougera.

**PAULINA.** – C'est le moment ; descends ; ne sois plus de pierre. Vous le voyez : elle bouge. (*Hermione descend*) Tendez-lui la main. Quand elle était jeune, vous l'avez courtisée ; maintenant, âgée, est-ce à elle de vous faire des avances ?

**LÉONTÉS.** – (*lui prend la main, la regarde, l'embrasse*) Comme elle est chaude !

**POLIXÈNES.** – Il l'embrasse.

**CAMILLO.** – Elle se pend à son cou. Si elle appartient à la vie, qu'elle parle.

**POLIXÈNES.** – Oui, et qu'elle nous explique où elle a vécu, ou comment on l'a volée à la mort.

**PAULINA.** – Si on vous l'avait dit, qu'elle était vivante, vous auriez ricané. (*À Perdita*) À vous de jouer, ma chère, mettez-vous à genoux et demandez sa bénédiction à votre mère.

*Perdita s'agenouille devant Hermione.*

**HERMIONE.** – Abaissez votre regard, ô Dieux, et versez vos grâces sur la tête de ma fille. Mon enfant à moi, dis-moi comment et où tu as survécu ? Quant à moi, Paulina m'ayant dit que l'oracle donnait l'espoir que tu vivais, je me suis préservée pour voir le dénouement.

**PAULINA.** – Vous aurez du temps pour cela. De tels récits risquent, dans un tel moment, de troubler votre joie. Vous tous, chers vainqueurs, allez, partagez votre bonheur avec tous. Moi, vieille tourterelle, je vais me percher sur une branche en songeant au compagnon que je ne retrouverai plus, et je me lamenterai jusqu'à être perdue.

**LÉONTÉS.** – Calme-toi, Paulina. J'ai reçu une femme de ta main comme, de la mienne, tu devais recevoir un époux. Eh bien, je ne chercherai pas loin pour te trouver un mari honorable, car je connais ses sentiments. Viens, Camillo, et prends-la par la main, toi dont la valeur et l'honnêteté sont connues et reconnues par deux rois. (*À Hermione*) Regarde mon frère ; pardon d'avoir mis entre vos deux regards innocents mes soupçons maladifs. Voici votre gendre, fils de roi, puisque le ciel a voulu qu'il se fiance à votre fille. Bonne Paulina, fais-nous sortir d'ici car voilà longtemps que nous sommes séparés. Nous aurons enfin le loisir de nous interroger et de nous répondre sur le rôle qu'on a joué dans cet immense gouffre du temps. Dépêche-toi, sors-nous d'ici.

*Tous s'avancent pour saluer*

**Fin**